Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Nikolaï Vassilievitch Gogol

LE RÉVIZOR

(1836)

Table des matières

PERSONNAGES

Anton Antonovitch Skvoznik-Dmoukhanovski : *gouverneur de la ville.*

Anna Andréievna : *sa femme.*

Maria Antonovna : *sa fille.*

Louka Loukitch Khlopov : *inspecteur scolaire. Sa femme.*

Ammos Fiodorovitch Liapkine-Tiapkine : *juge.*

Artème Philippovitch Zemlianika : *surveillant des établissements de bienfaisance.*

Ivan Kouzmitch Chpékine : *directeur des postes.*

Pierre Ivanovitch Bobtchinski : *bourgeois de la ville.*

Pierre Ivanovitch Dobtchinski : *bourgeois de la ville.*

Ivan Alexandrovitch Khlestakov : *fonctionnaire venu de Pétersbourg.*

Ossip : *son domestique.*

Christian Ivanovitch Gübner : *médecin (allemand) de district.*

Fiodor Andréiévitch Lioulioukov – Ivan Lazarevitch Rastakovski – Stépane Ivanovitch Korobkine *: fonctionnaires en retraite, notabilités de la ville.*

Stépane Ilyitch Oukhovertov : *commissaire de police*.

Svistounov, Pougovitsyne, Dierjimorda : *agents de police*.

Abdouline : *marchand*.

Févronia Pétrovna Pochliopkina : *femme du serrurier*.

La femme du sous-officier.

Michka : *domestique du gouverneur*.

Le garçon d'auberge.

Invités et invitées, marchands, bourgeois, pétitionnaires.

ACTE PREMIER

Un salon dans la maison du gouverneur.

SCÈNE I

Le gouverneur, le surveillant des établissements de bienfaisance, l'inspecteur scolaire, le juge, le médecin, deux agents de police.

LE GOUVERNEUR. — Je vous ai convoqués, messieurs, pour vous faire part d'une très fâcheuse nouvelle : il nous arrive un *révizor*.

AMMOS. — Comment, un révizor ?

ARTÈME. — Un inspecteur général ?

LE GOUVERNEUR. — Oui, un révizor, de Pétersbourg, incognito. Et, de plus, avec des instructions secrètes.

AMMOS. — En voilà une histoire !...

ARTÈME. — C'était trop beau, nous n'avions pas d'ennuis ; cela commence !

LOUKA. — Seigneur Tout-Puissant ! Avec des instructions secrètes par-dessus le marché !

LE GOUVERNEUR. — J'en avais comme un pressentiment. Toute cette nuit je n'ai fait que rêver de deux rats énormes. Vraiment, je n'en ai jamais vu de pareils : tout noirs, d'une taille fantastique. Ils sont venus, ils ont reniflé et puis ils sont partis. Tenez, je vais vous lire la lettre que je viens de recevoir d'André

Ivanovitch Tchmykov ; vous le connaissez, Artème Philippovitch. Voilà ce qu'il m'écrit : « Mon cher ami, mon compère et mon bienfaiteur... (*il marmotte en parcourant la lettre des yeux*) ...de t'annoncer... » Ah ! c'est là, « ...je me hâte de t'annoncer entre autres choses qu'un fonctionnaire est arrivé avec mission d'inspecter toute la province et spécialement notre district. (*Il lève le doigt d'un air significatif.*) Je l'ai appris de source absolument sûre, bien qu'il se fasse passer pour un simple particulier. Comme je sais que tu as comme tout un chacun quelques peccadilles sur la conscience, parce que tu es un homme intelligent et que tu n'aimes pas laisser échapper ce qui passe à portée de ta main... » (*Il s'arrête.*) Oui, ceci est personnel... « Aussi, je te conseille de prendre toutes tes précautions, car il peut arriver d'un moment à l'autre, s'il n'est pas déjà arrivé et installé quelque part incognito... Hier, dans la journée je... » Oui, tout ce qui suit est affaire de famille : « Ma sœur Anna Kirilovna est arrivée chez nous avec son mari. Ivan Kirilovitch a beaucoup grossi et joue toujours du violon », etc. Eh bien, maintenant, messieurs vous voilà au courant de l'affaire !

AMMOS. — Oui, c'est une étrange affaire, tout à fait étrange. Il y a là anguille sous roche.

LOUKA. — Mais pourquoi, Anton Antonovitch, qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi chez nous un révizor ?

LE GOUVERNEUR. — Pourquoi ? Que voulez-vous, telle est sans doute la destinée. (*Il soupire.*) Jusqu'ici, Dieu merci, on mettait le nez dans d'autres villes ; à présent notre tour est venu.

AMMOS. — Je pense, Anton Antonovitch, qu'il y a là-dessous quelque motif subtil et essentiellement politique. Savez-vous ce que cela signifie ? Cela signifie que la Russie... oui... veut faire la guerre, et le ministère, voyez-vous, a justement envoyé un fonctionnaire pour déceler s'il n'y aurait pas quelque part de la trahison.

LE GOUVERNEUR. — Eh bien ! Comme vous y allez ! Vous, un homme intelligent ! De la trahison chez nous, dans ce trou perdu ? Encore si nous étions près de la frontière. Mais d'ici on pourrait galoper pendant trois ans qu'on n'arriverait pas à l'étranger.

AMMOS. — Et moi je vous dis que vous n'y... Non, vous ne... Le gouvernement a son plan ; on a beau être loin, il sait ce qu'il fait, il est finaud, il ne dit rien, mais il a l'œil.

LE GOUVERNEUR. — Œil ou pas œil, moi, messieurs, je vous ai prévenus. Vous voilà avertis... En ce qui me concerne, j'ai déjà pris quelques précautions ; je vous conseille d'en faire autant... Vous surtout, Artème Philippovitch ! Notre fonctionnaire voudra sans doute, tout, visiter vos établissements de bienfaisance. Aussi, veillez à ce que tout soit dans l'ordre, que les bonnets de nuit soient propres et que vos malades, dans la journée, n'errent pas comme des chiffonniers en tenue débraillée.

ARTÈME. —Tout cela n'est pas bien grave. Évidemment, à la rigueur, on peut leur mettre des bonnets propres.

LE GOUVERNEUR. — Oui ; et au-dessus de chaque lit il faudra mettre un écriteau en latin ou toute autre langue étrangère... ceci vous regarde, Christian Ivanovitch... indiquant la nature de la maladie, le jour et la date de l'entrée. Et puis, vos malades fument un tabac si fort qu'on éternue chaque fois, rien qu'en entrouvrant la porte. D'ailleurs, il serait préférable qu'il y eût moins de malades, autrement on ira tout de suite accuser le manque de soins ou l'incapacité du médecin.

ARTÈME. — Oh ! pour ce qui est du traitement, Christian Ivanovitch et moi nous avons déjà pris nos mesures : plus on se rapproche de la nature, mieux cela vaut. Nous n'employons pas de médicaments coûteux. L'homme n'est pas bien compliqué : s'il doit mourir, il mourra de toute façon ; s'il doit guérir, il guérira de

même. D'ailleurs, Christian Ivanovitch aurait de la peine à s'expliquer avec eux, il ne baragouine que l'allemand.

Christian Ivanovitch émet un son intermédiaire entre « i-i » et « è-è ».

LE GOUVERNEUR. — Quant à vous, Ammos Fiodorovitch, je vous conseillerai de faire un peu plus attention à ce qui se passe dans l'enceinte du tribunal. Dans votre vestibule, par exemple, où se tiennent généralement les plaideurs, votre gardien élève des oies et leurs oisons. Ils viennent vous caqueter entre les jambes. C'est évident, l'élevage domestique, en soi, est une occupation parfaitement louable, aussi pourquoi un gardien n'en ferait-il pas ? Seulement, je vous assure, en un lieu pareil c'est plutôt déplacé. Je voulais déjà vous en faire la remarque, et puis, je ne sais comment, je l'ai oublié.

AMMOS. — Bon, aujourd'hui même je les fais tous ramasser et envoyer à la cuisine. Venez dîner avec moi, voulez-vous ?

LE GOUVERNEUR. — De plus, il est regrettable que dans votre salle d'audience il y ait toujours un tas de vieilles nippes en train de sécher et, juste au-dessus de l'armoire à dossiers, votre fouet de chasse. Je sais, vous aimez la chasse, mais vous feriez mieux de l'enlever, ce fouet, quitte au besoin à le remettre après, quand le révizor sera passé... C'est comme votre assesseur, c'est sans doute un homme très bien dans sa partie, seulement il dégage une de ces odeurs, il sent le tonneau à plein nez !... Cela non plus ce n'est pas bien... Il y a longtemps que je voulais vous en parler, et puis, je ne sais comment, cela m'est sorti de la tête. Il doit y avoir des remèdes, quand bien même, comme il le prétend, cela serait son odeur naturelle ; on pourrait lui conseiller de manger de l'oignon, ou de l'ail ; ou bien... que sais-je moi... Après tout, Christian Ivanovitch pourrait conseiller un médicament.

Christian Ivanovitch émet le même son que précédemment.

AMMOS. — Ma foi, je crains qu'il n'y ait plus rien à faire. Il dit que sa nourrice l'a laissé tomber quand il était petit et depuis ce temps il sent légèrement la vodka.

LE GOUVERNEUR. — Oh ! c'est une simple remarque que je vous ai faite là en passant. Quant aux dispositions d'ordre intérieur et à ce que dans sa lettre André Ivanovitch appelle des peccadilles, je ne saurais rien vous en dire. D'ailleurs, pourquoi en parler ? Il n'existe personne au monde qui n'ait quelques péchés sur la conscience. Les voltairiens ont beau dire, c'est Dieu lui-même qui a fait les choses comme ça.

AMMOS. — Mais qu'entendez-vous par péchés, Anton Antonovitch ? Il y a péché et péché. Moi, je ne m'en cache pas, je prends des pots-de-vin, mais quels pots-de-vin ? Des chiots de lévriers. C'est une tout autre histoire !

LE GOUVERNEUR. — Des chiots ou autre chose, c'est toujours des pots-de-vin !

AMMOS. — Mais non, Anton Antonovitch... Ah ! je ne dis pas si, par exemple, quelqu'un se laisse offrir une pelisse de 500 roubles ou un châle pour sa femme...

LE GOUVERNEUR. — Eh ! qu'importe que vos pots-de-vin soient des chiots ! Par contre vous ne croyez pas en Dieu, vous n'allez jamais à l'église, tandis que moi, au moins, j'ai de la religion ; j'y suis tous les dimanches à l'église, moi. Et vous... Oh ! je vous connais, quand commencez à parler de la création du monde, il y a de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

AMMOS. — Mais j'ai acquis mes convictions moi-même, grâce à la réflexion.

LE GOUVERNEUR. — Eh bien, moi, je vous dis qu'il y a des cas où il ne faut pas trop réfléchir ! Il y a des cas où trop de réflexion est pire que pas du tout. Du reste, si j'ai parlé du

tribunal, c'est tout à fait incidemment : je doute fort, en vérité, qu'on vienne jamais y fourrer son nez ; c'est un endroit enviable, Dieu lui-même le protège... En revanche, vous, Louka Loukitch, en qualité d'inspecteur scolaire, vous devriez vous occuper un peu plus activement de vos professeurs. Ce sont des gens très instruits, élevés dans toutes sortes de collèges, n'empêche qu'ils ont des manières bizarres, propres à ce genre de profession. L'un d'eux, par exemple, ce gros joufflu — impossible de me rappeler son nom — dès qu'il monte en chaire, il ne peut pas s'empêcher de faire la grimace. Comme cela (*il fait la grimace*) et, sitôt après, il fourre sa main dans la cravate et commence à se repasser la barbe. Qu'il fasse la grimace aux écoliers passe encore, c'est peut-être même nécessaire, je n'en sais rien ; mais jugez de vous-même, s'il fait cela devant un étranger, cela pourrait mal tourner. Monsieur le Révizor se croirait visé et nous aurions toute une histoire.

LOUKA. — Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je lui en ai déjà parlé et à maintes reprises. L'autre jour encore, lorsque monsieur le doyen est venu en classe, il lui a fait une de ces grimaces, je n'en ai jamais vu de pareille. Lui, il l'a fait sans malice, mais le doyen m'a pris à partie ! « Pourquoi inculque-t-on des idées subversives à la jeunesse ? » m'a-t-il dit.

LE GOUVERNEUR. — Je suis aussi forcé de vous parler de votre professeur d'histoire. C'est une tête de valeur, cela se voit, et il possède une masse de connaissances, seulement il s’exprime avec une telle chaleur qu’il en arrive à s’oublier. Je l’ai écouté une fois. Tant qu’il parlait des Assyriens et des Babyloniens, cela pouvait encore passer, mais, parvenu à Alexandre de Macédoine, je ne peux même pas dire ce qui lui arriva. J'ai cru qu’il y avait le feu, ma parole ! Il dégringola de son estrade, saisit une chaise et vlan ! de toutes ses forces sur le plancher. Qu'Alexandre de Macédoine soit un héros, d'accord, mais pourquoi démolir le matériel ? C'est une dépense supplémentaire pour l'État.

LOUKA. — Oui, il s'échauffe facilement. Mais, chaque fois que je lui en fais la remarque, il me répond : « que voulez-vous, pour la science je suis prêt à sacrifier ma vie ! »

LE GOUVERNEUR. — Hélas ! telle est l'insondable loi de la destinée : dès qu'un homme est intelligent, ou bien c'est un ivrogne ou bien il fait des grimaces à faire fuir tous les saints du paradis.

LOUKA. — Ah ! ce n'est pas une sinécure que la carrière de l'enseignement. Il faut se méfier de tout, chacun s'en mêle, chacun veut montrer que lui aussi est intelligent.

LE GOUVERNEUR. — Tout cela ne serait rien ! C'est ce maudit incognito !... Au moment où l'on s'y attend le moins : « Ah ! vous voilà, mes agneaux ! Et qui donc est juge ici ?... Liapkine-Tiapkine ?... Qu'on amène ici Liapkine-Tiapkine... Et qui est surveillant des établissements de bienfaisance ? Zemlianika ? Qu'on m'amène ici Zemlianika. » Voilà qui est effrayant !

SCÈNE II

Les mêmes et le directeur des Postes.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Expliquez-moi, messieurs, quel est ce fonctionnaire qui doit arriver ?

LE GOUVERNEUR. — Comment, vous n'êtes pas au courant ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Si, Pierre Ivanovitch Bobtchinski vient de me l'apprendre. Il était à l'instant au bureau de poste.

LE GOUVERNEUR. — Eh bien ! Qu'en pensez-vous ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Ce que j'en pense. Mais c'est la guerre avec les Turcs.

AMMOS. — C'est exactement ce que je pensais.

LE GOUVERNEUR. — Et tous les deux vous vous fourrez le doigt dans l'œil !

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Je vous assure qu'il y aura la guerre avec les Turcs. C'est encore un coup des Français.

LE GOUVERNEUR. — Quelle guerre avec les Turcs ? C'est à nous qu'il va en cuire, oui, et non aux Turcs. C'est incontestable. J'ai là une lettre, voyez vous-même !

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Ah, alors il n'y aura pas de guerre avec les Turcs.

LE GOUVERNEUR. — Eh bien, maintenant, qu'en dites-vous, Ivan Kouzmitch ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Moi ? Que voulez-vous que je dise ? Et vous-même, qu'en pensez-vous, Anton Antonovitch ?

LE GOUVERNEUR. — Moi ? Oh ! ce n'est pas que j'aie peur, mais cela me fait tout de même quelque chose... C’est surtout les marchands et les bourgeois qui m'inquiètent. Ils disent que je les ai écorchés, et pourtant Dieu sait, si je leur ai pris quelque chose, c'est vraiment sans méchanceté. Je me demande même... (*Il prend par le bras le Directeur des postes et l'emmène à part.*) Je me demande même s'il n'y a pas eu contre moi quelque dénonciation. Autrement, pourquoi viendrait-il, ce révizor ? Écoutez, Ivan Kouzmitch, ne pourriez-vous pas, pour notre bien à tous... toutes les lettres qui passent par votre bureau, vous savez les ouvrir un peu et les lire ; pour voir si, des fois, il n'y aurait pas quelque dénonciation ou simplement échange de correspondance. S'il n'y a rien, vous pouvez les recoller ; d'ailleurs, c'est sans importance, vous pouvez même les remettre décachetées.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Je sais, je sais... Vous n'avez pas besoin de me le dire, je le fais de moi-même, non par mesure de précaution, mais plutôt par curiosité. J'adore me renseigner sur ce qui se passe dans le monde. Vraiment c'est la plus intéressante des lectures. Il y a des lettres qu'on lit avec une vraie jouissance, c'est plein de détails savoureux, bien tourné et très instructif, beaucoup plus que *la Galette de Moscou*.

LE GOUVERNEUR. — Et alors, dites-moi, vous n'avez rien lu au sujet d'un fonctionnaire de Pétersbourg ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Non, rien concernant les fonctionnaires de Pétersbourg. Mais il est souvent question de ceux de Kostroma et de Saratov. Je regrette que vous ne puissiez

pas lire ces lettres ; il y a des passages magnifiques. Ainsi, récemment, un lieutenant écrit à un de ses amis et fait la description d'un bal sur le ton le plus badin, vraiment très, très réussi : « Ma vie mon cher, s'écoule, écrit-il, dans l'empyrée. »

LE GOUVERNEUR. — Dans l'empyrée ?...

LE DIRECTEUR DES POSTES. — « Je suis entouré de jeunes filles, la musique joue, l'escadron danse. » Il décrit tout cela avec un très, très grand sentiment. Je n'ai pas pu m'empêcher de la garder. Voulez-vous que je vous la lise ?

LE GOUVERNEUR. — Non, merci, ce n'est pas le moment. Ainsi, je compte sur vous, Ivan Kouzmitch. Si jamais vous tombez sur une plainte ou une dénonciation, vous l'interceptez sans la moindre hésitation

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Bien entendu, avec plaisir.

AMMOS. — Prenez garde, ce petit jeu-là pourrait vous coûter cher.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Ah ! mon Dieu, vous croyez ?

LE GOUVERNEUR. — Mais non, mais non, ce n'est rien. Cela serait différent si vous le faisiez publiquement ; mais tout ceci se passe en famille.

AMMOS. — Oui. En tout cas, c'est une sale histoire ! Et moi qui venais vous voir, Anton Antonovitch, pour vous offrir une petite chienne. C'est la propre sœur du chien que vous connaissez. Vous n'êtes pas sans savoir que Tcheptovitch est en procès avec Verkhovinski ; alors, pour moi, c'est le bon temps ; je cours le lièvre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

LE GOUVERNEUR. — Mon tout bon, je me fiche pas mal de vos lièvres, j'ai ce maudit incognito qui me trotte dans la tête. Je m'attends à tout moment à ce que la porte s'ouvre et...

SCÈNE III

Les mêmes, Bobtchinski et Dobtchinski, qui entrent, tout essoufflés.

BOBTCHINSKI. — Un événement extraordinaire !

DOBTCHINSKI. — Une nouvelle imprévue !

TOUS. — Quoi ? Qu'y a-t-il ?

DOBTCHINSKI. — Une histoire sensationnelle, nous arrivons à l'hôtel...

BOBTCHINSKI, *l'interrompant*. — Nous arrivons, Pierre Ivanovitch et moi, à l'hôtel...

DOBTCHINSKI. — Permettez, Pierre Ivanovitch, laissez-moi raconter...

BOBTCHINSKI. — Non, non, je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi faire, vous ne saurez pas vous exprimer.

DOBTCHINSKI. — Mais vous vous embrouillerez et oublierez tous les détails.

BOBTCHINSKI. — Je me souviendrai de tout, je vous le jure. Seulement, ne m'interrompez pas, laissez-moi parler ne m'interrompez pas. Je vous en prie, messieurs, dites à Pierre Ivanovitch de ne plus m'interrompre.

LE GOUVERNEUR. — Au nom du ciel, parlez. Mais qu'y a-t-il ? J'ai le cœur qui défaille. Asseyez-vous, messieurs. Prenez des sièges ! Voilà une chaise pour vous, Pierre Ivanovitch. (*Tous*

s'assoient en cercle autour des deux Pierre Ivanovitch.) Alors, que se passe-t-il ?

BOBTCHINSKI. — Permettez, permettez, je commence par le commencement. Dès que j'eus le plaisir de vous quitter, vous laissant dans l'inquiétude à cause de la lettre que vous aviez reçue, oui, aussitôt après, je courus…

DOBTCHINSKI. — Chez Korob…

BOBTCHINSKI. — Chez Korobkine ! Je vous en prie, n'interrompez pas, Pierre Ivanovitch ! Je vous dis que je suis au courant de tout, de tout, de tout ! Donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je courus chez Korobkine. Ne le trouvant pas chez lui, je fais un bond chez Rastakovski. Rastakovski étant sorti, j'entre chez Ivan Kouzmitch pour lui annoncer la nouvelle que vous m'aviez communiquée. Sortant de là, je rencontre Pierre Ivanovitch.

DOBTCHINSKI, *l'interrompant*. — Près du kiosque, où l'on vend des gâteaux.

BOBTCHINSKI. — Près du kiosque où l'on vend des gâteaux. Et, rencontrant Pierre Ivanovitch, je lui dis : « Êtes-vous au courant de la nouvelle qu'a reçue Anton Antonovitch par une lettre de source sûre ? » Or Pierre Vanovitch avait déjà été mis au courant par votre bonne Avdotia envoyée, je ne sais pourquoi, chez Philippe Antonovitch Potchetchouïev.

DOBTCHINSKI, *l'interrompant*. — Pour chercher un baril de vodka française.

BOBTCHINSKI. — Oui, un petit baril de vodka française. Alors nous voilà partis, Pierre Ivanovitch et moi, chez Potchetchouïev…

DOBTCHINSKI. — Chemin faisant…

BOBTCHINSKI. — Allons, Pierre Ivanovitch, ne m'interrompez pas, je vous en prie, ne m'interrompez pas !... Nous allions chez Potchetchouïev et, chemin faisant, voilà que Pierre Ivanovitch me dit : « Entrons un instant à l'auberge. Je ne sais ce que j'ai à l'estomac... depuis ce matin je n'ai rien mangé, alors j'ai des crampes stomacales. »

DOBTCHINSKI. — Dans... dans...

BOBTCHINSKI. — Oui, dans l'estomac de Pierre Ivanovitch... « Justement, me dit-il, on vient de livrer du saumon frais à l'auberge. Entrons nous y restaurer » À peine étions-nous entrés que nous voyons tout à coup un jeune homme...

DOBTCHINSKI. — D'un extérieur assez agréable, vêtu en civil...

BOBTCHINSKI. — D'un extérieur assez agréable, vêtu en civil, qui arpentait la salle. Son visage exprimait une telle méditation... toute sa physionomie... ses geste, et là-dedans (*il se touche le front*) il avait l'air d'y en avoir. J'eus comme un pressentiment et je dis à Pierre Ivanovitch : « Il y a là quelque chose de bizarre. » Oui. Pierre Ivanovitch, d'un signe discret, avait déjà appelé le patron, vous savez le patron Vlass, dont la femme a accouché il y a trois semaines d'un petit garçon, un véritable petit gaillard qui, un jour, comme son père, tiendra le restaurant. Ayant appelé Vlass, Pierre Ivanovitch lui demande discrètement : « Qui est ce jeune homme ? » À quoi Vlass lui répond : « Ce jeune homme... »

DOBTCHINSKI. — Est un fonctionnaire.

BOBTCHINSKI. — Ah ! ne m'interrompez pas Pierre Ivanovitch, je vous en prie, ne m'interrompez pas ; vous ne saurez pas, je vous jure que vous ne saurez pas raconter, vous bafouillez, je le sais, vous avez dans la bouche une dent qui vous fait

chuinter… « Ce jeune homme, dit-il, c’est un fonctionnaire. Parfaitement, et qui arrive de Pétersbourg, et il s'appelle, dit-il, Ivan Alexandrovitch Khlestakov, et il se dirige, dit-il, vers la province de Saratov, et, dit-il, il a de drôles de façons ; voilà deux semaines qu'il est là, il ne quitte pas l'auberge, prend tout à crédit et ne donne pas un kopek. » Dès que Vlass eut fini de parler, j'eus comme une inspiration subite. « Hé ! hé ! » dis-je à Pierre Ivanovitch.

DOBTCHINSKI — Pardon, Pierre Ivanovitch, c'est moi qui vous ai dit : « Hé ! hé ! »

BOBTCHINSKI. — Oui, vous l'avez dit d'abord, mais moi j'ai dit tout de suite après. « Hé ! hé ! » avons-nous dit avec Pierre Ivanovitch. Et pourquoi donc reste t-il ici alors que son itinéraire doit le conduire dans la province de Saratov ? Voilà, c'est que c'est justement le fonctionnaire en question.

LE GOUVERNEUR. — Quoi ? Quel fonctionnaire ?

BOBTCHINSKI. — Le fonctionnaire dont il est question dans votre lettre. Le révizor !

LE GOUVERNEUR, *épouvanté*. — Mon Dieu, que racontez-vous là ! Ce n'est pas lui.

DOBTCHINSKI. — Si, c'est lui. Il ne paie pas, ne s'en va pas. Qui voulez-vous qu'il soit ? Et son passeport est visé pour Saratov.

BOBTCHINSKI. — C'est lui, je vous jure que c'est lui… Il est tellement observateur, rien ne lui échappe. Il a tout de suite vu que nous mangions du saumon, Pierre Ivanovitch et moi, d'autant plus que Pierre Ivanovitch, à cause de son estomac… Oui, alors il a jeté un regard dans nos assiettes. Un regard inquisiteur, comme ça. J'en suis encore terrifié.

LE GOUVERNEUR. — Seigneur, aie pitié de nous, pécheurs que nous sommes. Mais où loge-t-il là-bas ?

DOBTCHINSKI. — Au numéro cinq, sous l'escalier.

BOBTCHINSKI. — Dans cette chambre où des officiers de passage se sont battus l'année dernière.

LE GOUVERNEUR. — Et depuis quand est-il là ?

DOBTCHINSKI. — Depuis deux semaines environ ; il est arrivé à la Saint-Basile l'Égyptien.

LE GOUVERNEUR. — Deux semaines ! (*À part*.) Seigneur Tout-Puissant ! Que tous les saints du Paradis me viennent en aide ! Au cours de ces deux semaines, j'ai fait fouetter la femme du sous-officier ! Et les prisonniers qui n'ont pas eu leur ration ! Et la pagaïe daris les rues, la saleté ! Quelle honte ! Quel scandale !

Il se prend la tête dans les mains.

ARTÈME. — Eh bien, Anton Antonovitch, il faut se rendre à l'hôtel en visite protocolaire. Tenez, dans les *Actes de Jean le Maçon*...

AMMOS. — Non, non, il faut d'abord lui déléguer le prévôt, suivi du clergé et des marchands...

LE GOUVERNEUR. — Permettez, je vous prie ! Laissez-moi faire. Il y a déjà eu dans ma vie des moments pénibles, je m'en suis toujours sorti, et même souvent avec des compliments. Espérons que cette fois encore le bon Dieu va me tirer de là ! (*S'adressant à Bobtchinski*) Vous dites que c'est un jeune homme ?

BOBTCHINSKI. — Un jeune homme. Vingt-trois ou vingt-quatre ans environ.

LE GOUVERNEUR. — Tant mieux ! Un jeune, on sait plus vite ce qu'il a dans le ventre. Le malheur, c'est de tomber sur un vieux ; ils sont coriaces ; mais un jeune, ce n'est pas long à se déboutonner. Vous, messieurs, allez vite vous préparer, et moi j'irai seul, ou… tenez, avec Pierre Ivanovitch, sans avoir l'air de rien… Nous passons par hasard en nous promenant voir si les voyageurs sont bien traités à l'auberge. Eh ! Svistounov !

Entre Svistounov, agent de la police.

SVISTOUNOV. — À vos ordres !

LE GOUVERNEUR. — Cours immédiatement chez le commissaire. Ou plutôt non, reste, j'aurai besoin de toi. Va dire à quelqu'un qu'on me ramène sur-le-champ le commissaire et reviens aussitôt.

L'Agent sort en courant.

ARTÈME. — Allons, en route, Ammos Fiodorovitch. Dépêchons-nous, sinon, en effet, il pourrait nous arriver du vilain.

AMMOS. — Mais qu'avez-vous à craindre ? Vous mettez des bonnets propres sur la tête des malades et ça y est, le tour est joué.

ARTÈME. — Il s'agit bien de bonnets ! Le règlement exige que les malades reçoivent de la bouillie d'avoine, et tous mes couloirs empestent le chou, c'est à se boucher le nez.

AMMOS. — Quant à moi, je suis tranquille. Qui aurait l'idée de venir au tribunal ? Un coup d'œil dans n'importe quel dossier,

et le goût lui en passerait. Voilà quinze ans que j'y siège, et chaque fois que j'en ouvre un les bras m'en tombent. Salomon lui-même n'arriverait pas à s'y retrouver.

Le Juge, le Surveillant des établissements de bienfaisance, l'Inspecteur scolaire et le Directeur des postes sortent, se heurtant à la porte à Svistounov qui revient.

SCÈNE IV

Le gouverneur, Bobtchinski, Dobtchinski et l'agent.

LE GOUVERNEUR. — Alors, la voiture est là ?

SVISTOUNOV. — Oui, elle est là.

LE GOUVERNEUR. — Tu vas descendre dans la rue... ou plutôt non, attends. Tu vas m'apporter... Mais où sont les autres ? Pourquoi es-tu seul ? J'ai donné des ordres, pourtant. Prokhorov devrait être là. Où est Prokhorov ?

SVISTOUNOV. — Prokhorov est à la maison. Seulement il est impropre au service.

LE GOUVERNEUR. — Comment cela ?

SVISTOUNOV. — Comme cela. On l'a ramené ivre mort ce matin. Voilà déjà deux seaux d'eau qu'on lui flanque à la figure, on ne parvient pas à le ranimer.

LE GOUVERNEUR, *se prenant la tête*. — Ah ! mon Dieu ! Descends vite dans la rue... Ou plutôt, non, cours d'abord dans ma chambre, tu entends, et prends mon épée et mon chapeau neuf. Allons, Pierre Ivanovitch en route !...

BOBTCHINSKI. — Et moi, et moi... emmenez-moi aussi, Anton Antonovitch.

LE GOUVERNEUR. — Non, non, c'est impossible, Pierre Ivanovitch, n'insistez pas. Cela ferait mauvais effet, et d'ailleurs il n'y a pas de place dans la voiture.

BOBTCHINSKI. — Cela ne fait rien, cela ne fait rien ! Ne vous occupez pas de moi, je me ferai tout petit, je vous suivrai en courant, derrière la voiture. Pourvu que je puisse jeter un petit coup d'œil, voir seulement à travers une petite fente comment il se comporte…

LE GOUVERNEUR, *prenant l'épée que lui remet Svistounov* — Toi, cours dans la rue, ramasse quelques bonshommes et que chacun d'eux empoigne… Non, mais regardez cette épée, elle est tout éraflée. Ce cochon d'Abdouline, il le sait pourtant, le maudit marchand, que mon épée ne vaut plus rien, il ne lui vient même pas à l'idée de m'en offrir une neuve. Quelle bande de coquins ! Je les vois d'ici, les canailles, préparant déjà leurs pétitions sous leurs basques. Alors, que chacun m'empoigne une rue… Que diable, une rue… un balai ! et qu'on me nettoie la rue qui mène à l'auberge, et qu'elle soit bien propre !… Compris ? Et toi, fais attention, toi ! Je te connais ! Tu fais la cour aux boniches, oui, et tu fourres les cuillers d'argent dans tes bottes… Méfie-toi, je te tiens à l'œil ! Qu'as-tu fait avec le marchand Tcherniaïev, hein ? Il t'a offert deux mesures de drap pour ton uniforme, et toi, tu lui as barboté toute la pièce. Méfie-toi ! Tu exagères pour ton grade ! Allez, file !

SCÈNE V

Les mêmes et le commissaire de police.

LE GOUVERNEUR. — Ah ! Stépane Ilyitch ! Où étiez-vous, au nom du ciel ! On vous cherche partout, de quoi cela a l'air ?

LE COMMISSAIRE. — Mais j'étais là, tout près, derrière le portail.

LE GOUVERNEUR. — Suffit ! Écoutez-moi, Stépane Ilyitch ! Le fonctionnaire de Pétersbourg est arrivé. Quelles dispositions avez-vous prises ?

LE COMMISSAIRE. — Mais celles que vous m'avez ordonnées. J'ai envoyé l'agent Pougovitsyne, avec une équipe de civils, nettoyer le trottoir.

LE GOUVERNEUR. — Et où est Dierjimorda ?

LE COMMISSAIRE. — Dierjimorda est parti avec pompe à incendie.

LE GOUVERNEUR. — Et Prokhorov est ivre ?

LE COMMISSAIRE. — Ivre mort !

LE GOUVERNEUR. — Comment avez-vous pu tolérer cela Stépane Ilyitch ?

LE COMMISSAIRE. — Mon Dieu, je n'en sais rien. Hier il y a eu une bagarre dans les environs. Parti là-bas pour y mettre de l'ordre, il en est revenu saoul !

LE GOUVERNEUR. — Écoutez-moi, voilà ce que vous allez faire ! L'agent Pougovitsyne... c'est un grand gaillard, alors, pour le bon ordre, qu'il se tienne sur le pont. Qu'on me démolisse au plus vite la vieille palissade près du cordonnier et qu'on y plante des jalons en osier pour que cela ait l'air d'un nivellement. Plus il y a de démolitions, plus l'activité de la municipalité paraît grande. Ah ! mon Dieu ! Je l'ai complètement oublié, il y a un tel amoncellement d'ordures près de cette palissade qu'avec quarante charretées on n'en viendrait pas à bout. Quelle sale ville ! Qu'on élève un monument ou qu'on mette simplement une palissade, on peut être sûr qu'ils viendront y déposer un tas de saletés. (*Il soupire.*) Ah ! Et si ce fonctionnaire demande : « Êtes-vous contents du service ? »... qu'on lui réponde : « Nous sommes contents de tout, Excellence ! »... Et celui qui ne sera pas content, je me charge de lui ménager plus tard un de ces mécontentements !... Oh là, là, là, là, que de péchés, que de péchés sur la conscience ! (*Il prend la boîte en carton à la place de son chapeau.*) Ah ! mon Dieu ! fais seulement que je me tire de là au plus vite, et je te mettrai un cierge à l'église comme jamais encore personne n'en a mis ; j'obligerai ces coquins de marchands de me fournir chacun au moins 100 livres de cire. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Allons, partons, Pierre Ivanovitch.

À la place du chapeau, il se met le carton sur la tête.

LE COMMISSAIRE. — Anton Antonovitch, ce n'est pas un chapeau, c'est une boîte.

LE GOUVERNEUR. — Une boîte... au fait, oui ! Le diable l'emporte ! (*Il jette la boîte.*) Et si l'on demande pourquoi n'est pas encore construite l'église de l'hostie, celle pour laquelle il y a cinq ans nous avons reçu les fonds, il faut répondre qu'on avait commencé à construire, mais qu'ensuite tout a brûlé. J'ai même fait un rapport à ce sujet. Il ne manquerait plus que quelqu'un aille dire par bêtise qu'elle n'avait jamais été commencée. Il faut aussi dire à Dierjimorda de ne pas trop jouer des poings ; pour le bon ordre il poche les yeux à tout le monde, aux coupables comme aux innocents. Allons, partons, Pierre Ivanovitch. (*Il sort*

et revient aussitôt.) Et qu'on ne laisse pas sortir les soldats dans la rue autrement qu'en tenue. Cette ignoble race met juste sa capote par-dessus la chemise, et le reste est à l'air.

Ils sortent.

SCÈNE VI

Anna Andréievna et Maria Antonovna, qui entrent en courant.

ANNA. — Où sont-ils ? Où sont-ils ? Ah ! mon Dieu ! (*Elle court à la porte.*) Mon mari ! Antocha ! Anton ! (À sa fille, très vite :) C'est encore toi, toujours à cause de toi ! Qu'avais-tu à lambiner ? une épingle par-ci, un fichu par-là ! (*Elle court à la fenêtre et crie* :) Anton, où vas-tu ? Où vas-tu ? Alors, il est arrivé ?... Le révizor ?... Avec des moustaches !... Quelles moustaches ?...

VOIX DU GOUVERNEUR. — Plus tard, plus tard, ma bonne !

ANNA. — Plus tard ! En voilà des nouvelles, plus tard ! je ne veux pas plus tard... Réponds-moi : est-il colonel ou non ? (*Avec dépit.*) Parti ! Ah ! je m'en souviendrai ! Et celle-là avec son « maman, maman, attendez-moi, j'arrange mon fichu, je suis prête à l'instant » ! Drôle d'instant ! nous voilà bien avancées. Et tout cela à cause de ta coquetterie ! Mademoiselle a entendu dire que le Directeur des postes était ici, et la voilà à minauder devant la glace, à se tourner par-ci, à se tourner par-là. Elle se figure que l'autre lui fait la cour, mais lui se moque de toi dès que tu as le dos tourné.

MARIA. — Que voulez-vous faire, maman ? De toute façon, nous saurons tout dans deux heures.

ANNA. — Dans deux heures ! Merci bien ! J'adore ta réponse. Pourquoi pas dans un mois ? nous en saurions bien davantage. (*Elle se penche à la fenêtre.*) Eh ! Avdotia ? Qu'est-ce qui se passe là-bas ?... il est arrivé ?... Tu n’as rien entendu ?... Quelle idiote !... Il t'envoie promener ? N’importe, tu pouvais lui demander quand même... Elle n’a pas été capable de se renseigner... Tête de linotte, elle ne pense qu'à ses amours...

Quoi ?... Partis trop vite... eh bien, cours derrière la voiture ! Allez, file !... Tu entends, cours, rattrape-les et vois comment il est ce voyageur. Regarde par le trou de la serrure, renseigne-toi et viens me dire s'il a les yeux noirs, tu entends ?... allez, vite, vite, vite, vite !

Elle crie pendant que le rideau tombe et les cache debout toutes les deux près de la fenêtre.

ACTE II

Une petite chambre d'hôtel. Un lit, une table, une valise, une bouteille vide, des bottes, une brosse à habits.

SCÈNE I

OSSIP, *étendu sur le lit de son maître.* — Nom d'un chien, j'ai une de ces faims et mes boyaux font un pétard ; une vraie fanfare de régiment ! Avec tout cela, on n'est pas près d'être rendu ! Qu'est-ce que tu veux y faire ? Voilà déjà deux mois qu'on a quitté Pétersbourg ! Tout l'argent a été gaspillé en route et maintenant mon petit monsieur reste tout penaud, la queue entre les jambes. On avait de quoi pourtant : seulement voilà, dans chaque ville il faut épater le monde. (*Il l'imite.*) « Eh ! Ossip, va voir, choisis la meilleure chambre et commande ce qu'il y a de mieux pour le dîner ; je ne peux pas manger n'importe quoi, il me faut ce qu'il y a de meilleur ! » Si au moins c'était vraiment quelqu'un, mais ce n'est qu'un petit scribouillard de rien du tout. Il lie connaissance avec le premier voyageur venu, joue aux cartes, et hop ! le voilà plumé. Ah ! j'en ai assez, moi, de cette vie ! Il n'y a pas à dire, on est mieux au village ; c'est moins mondain, mais aussi on a moins de soucis ; tu te prends une femme et tu restes couché dans la soupente, bien tranquille, toute ta vie à manger des pâtés en croûte. D'un autre côté, il faut en convenir, il n'y a rien de comparable à la vie de Pétersbourg. Il faut de l'argent, mais la vie y est raffinée et policée : théâtres, chiens savants qui dansent, il y a tout ce qu'on peut désirer. Tout le monde parle raffiné, délicat, il n'y a que la noblesse pour l'être davantage. Tu vas au marché Chtchoukine, tous les marchands te donnent du « monsieur », tu traverses la rivière en bateau, il t'arrive de t’asseoir près d'un fonctionnaire... Si tu veux de la compagnie, tu n'as qu'à entrer dans une boutique... Tu y trouves un vieux soldat décoré qui raconte la vie des camps, ou qui t'explique ce que signifie chaque étoile dans le ciel, que c'est comme si tu avais tout

ça, là sur la main. Des fois, une vieille veuve d'officier vient à y passer, ou alors une petite femme de chambre qui te lance une de ces œillades... Oh ! là ! là ! (Il sourit et hoche la tête.) Il n'y a pas à dire, on n'y a que des relations galantes ! Jamais un gros mot, dans la rue tout le monde te dit « vous ». Si cela t'ennuie d'aller à pied, tu prends un fiacre et tu restes assis comme un vrai monsieur — et tu ne veux pas le payer, pas besoin de t'en faire : chaque maison possède une double issue, tu t'enfiles là-dedans, et ni vu ni connu, je t'embrouille, le diable lui-même n'arriverait pas à te retrouver. Un seul inconvénient : des fois tu bouffes comme quatre et le lendemain tu crèves de faim, comme aujourd'hui, par exemple. Et tout cela par sa faute. Qu'est-ce que tu veux y faire ? Son père lui envoie de l'argent, tu crois qu'il saura le garder, va te faire fiche ! C'est la noce qui commence, fiacres, billets chaque soir pour le théâtre et la semaine d'après il t'envoie chez le fripier vendre son habit neuf. Des fois il vend jusqu'à sa dernière chemise et ne garde sur le dos qu'une malheureuse redingote et son méchant petit manteau... C'est vrai ce que je dis là ! Et une étoffe épatante, du drap anglais ! Cent cinquante roubles que lui coûte rien que l'habit, et il le bazarde au marché pour vingt. Pour les pantalons, pas la peine d'en parler, ça se vend pour rien. Et pourquoi tout ça ? Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas sérieux. Au lieu d'aller à son travail, Monsieur flâne sur la Perspective Nevski ou joue aux cartes. Ah ! si le vieux apprenait cela ! Il ne regarderait pas à ce que tu es fonctionnaire, il te relèverait ta chemisette et te flanquerait une telle volée que quatre jours après cela te cuirait encore. Du moment que tu as pris du service, il faut servir, mon vieux. C'est comme maintenant, le patron a dit, je ne vous donnerai pas à manger tant que vous n'aurez pas payé vos dettes : et si l'on n'arrive pas à les payer ? (*Il soupire.*) Ah ! mon Dieu, je ne demande pas grand-chose, juste un peu de soupe aux choux ! Il me semble que j'avalerais le monde entier ! J'entends du bruit, c'est sûrement lui.

Il se lève précipitamment

SCÈNE II

Ossip et Khlestakov.

KHLESTAKOV, *entrant.* — Tiens, prends cela ! (*Il lui tend son chapeau et sa canne.)* Eh bien, tu t'es encore vautré sur mon lit ?

OSSIP. — Moi ? Et pourquoi voulez-vous que je m'y vautre ? Vous croyez peut-être que je n'ai jamais vu un lit ?

KHLESTAKOV. — Tu mens, tu t'es vautré ; regarde il est tout défait.

OSSIP. — Comme si j'en avais besoin ! Est-ce que je ne sais pas ce que c'est qu'un lit ? J'ai des jambes ; je peux tenir debout. Je n'ai pas besoin de votre lit.

KHLESTAKOV, *arpentant la pièce.* — Regarde là-bas, dans la boîte, s'il n'y a pas de tabac.

OSSIP. — Où voulez-vous qu'il y en ait, du tabac ? Vous avez fumé les restes il y a trois jours.

KHLESTAKOV. (*Il continue à arpenter la pièce en se mordant les lèvres, puis d'une voix forte et impérieuse* :) — Écoute, Ossip !

OSSIP. — Vous désirez ?

KHLESTAKOV, *d'une voix forte, mais plus tellement impérieuse.* — Va là-bas…

OSSIP. — Où ?

KHLESTAKOV, *d'une voix qui n'est plus ni forte ni impérieuse, mais très proche de la prière.* — En bas, à la cuisine... dis-leur... qu'on me serve à dîner.

OSSIP. — Ah ! non ! Je ne veux même pas y aller.

KHLESTAKOV. — Comment oses-tu, imbécile !

OSSIP. — Parce que même si j'y vais cela ne servira à rien. Le patron a dit qu'il ne vous donnera plus à manger.

KHLESTAKOV. — De quel droit pourrait-il refuser ? C'est absurde.

OSSIP. — « S'il le faut, qu'il dit, j'irai jusqu'au gouverneur, voilà trois semaines qu'on ne m'a pas payé. Toi et ton maître, qu'il dit, vous êtes des fripouilles, et ton maître n'est qu'un escroc. J'en ai déjà vu, qu'il dit, des pique-assiettes et des canailles de votre espèce. »

KHLESTAKOV. — Et toi tu es trop content, animal, de venir me le répéter !

OSSIP — Il dit : « Cela serait trop commode, chacun viendrait s'installer, prendrait tout à crédit, et après, pas moyen de s'en débarrasser. Mais moi, qu'il dit, je ne plaisanterai pas, je porte une plainte et allez, on vous fourre en prison. »

KHLESTAKOV. — Ça va, ça va, imbécile. Descends plutôt ! Va lui parler... quelle sombre brute !

OSSIP. — Je ferais mieux d'appeler le patron, vous lui parlerez vous-même.

KHLESTAKOV. — Pour quoi faire ? Je n'ai pas besoin du patron. Va lui parler, toi.

OSSIP. — Je vous assure qu'il vaudrait mieux...

KHLESTAKOV. — Eh bien, soit, que le diable t'emporte ! Appelle le patron.

Ossip sort.

SCÈNE III

KHLESTAKOV, *seul.* — Dieu, que j'ai faim ! J'ai été faire un petit tour, j'espérais que cela ferait passer mon appétit ! Eh bien, non, que le diable l'emporte, il est toujours là. Oui, si je n'avais pas fait la noce à Penza j'aurais eu de quoi retourner à la maison. Ce maudit capitaine d'infanterie, il m'a joliment refait… il sait filer la carte, l'animal ! En moins d'un quart d'heure j'ai été plumé jusqu'à l'os. Avec tout cela j'ai une envie folle de me mesurer à nouveau avec lui. Seule l'occasion m'en a manqué… Quelle sale ville… ! les épiciers ne donnent rien à crédit… C'est vraiment dégoûtant. (*Il siffle d'abord un de « Robert le Diable », puis « D'un corsage rouge point n'ai besoin, maman », et enfin quelque chose qui ne ressemble ni à l'un ni à l'autre.*) Décidément ils ne veulent pas se déranger

SCÈNE IV

Khlestakov, Ossip et le garçon d'hôtel.

LE GARÇON. — Le patron m'a chargé de vous demander ce que vous désiriez.

KHLESTAKOV. — Ah ! bonjour, mon ami ! Alors ça va la santé ? '

LE GARÇON. — Ça va, Dieu merci.

KHLESTAKOV. — Alors quoi de neuf à l'hôtel, tout va bien, j'espère ?

LE GARÇON. — Oui, Dieu merci, tout va bien.

KHLESTAKOV. — Beaucoup de voyageurs ?

LE GARÇON. — Oui, pas mal !

KHLESTAKOV. — Dis donc, mon vieux, on ne m'a pas encore apporté à dîner, alors presse-les un peu, que diable ! qu'ils se dépêchent, tu comprends, j'ai encore à faire après dîner.

LE GARÇON. — C'est que le patron a dit qu'il ne voulait plus rien vous donner à crédit. Il avait même l'intention d'aller se plaindre au gouverneur, tout à l'heure.

KHLESTAKOV. — Se plaindre, et de quoi ? Non mais, réfléchis un peu, mon vieux, j'ai besoin de manger, je ne peux pas rester comme cela, je vais maigrir à la fin. J'ai très faim, comprends-tu, je ne plaisante pas.

LE GARÇON. — Cela se peut. Mais le patron a dit : « Je ne lui donnerai pas à manger tant qu'il n'aura pas réglé ce qui m'est dû. » Voilà exactement ce qu'il a répondu.

KHLESTAKOV. — Fais-lui comprendre que ce n'est pas raisonnable, persuade-le.

LE GARÇON. — Mais que voulez-vous que je lui dise ?

KHLESTAKOV. — Explique-lui sérieusement que j'ai besoin de manger. L'argent, cela va de soi… Il s'imagine, le rustre, parce qu'il est capable de rester une journée sans manger qu'il en est de même pour les autres ! En voilà des histoires !

LE GARÇON. — Bon, je vais toujours lui dire.

Il sort avec Ossip.

SCÈNE V

KHLESTAKOV, *seul.* — Cela serait tout de même désastreux, s'il ne voulait rien me donner à manger. J'ai une faim comme jamais je n’en ai eu. Si j’essayais de bazarder des habits ? Mon pantalon, par exemple ? Non, mieux vaut crever de faim et arriver à la maison avec un costume de Pétersbourg. C'est dommage que Iochim n'ait pas voulu me louer une calèche, ce serait formidable, nom d'un chien ! d'arriver chez soi en calèche et de se montrer ainsi, roulant grand train toutes lanternes allumées et Ossip derrière en livrée ! J'imagine la tête que feraient mes voisins si j'arrivais chez eux en calèche ! « Qui est-ce, qu'est-ce que c'est ? » Pendant que le laquais tout cousu d'or entre et annonce : (*il se redresse en imitant le laquais*) « Ivan Alexandrovitch Khlestakov, de Pétersbourg, demande si vous pouvez le recevoir… » Ils ne savent même pas, les pignoufs, ce que signifie : « Pouvez-vous le recevoir ? » Chez eux, lorsqu'un lourdaud de voisin arrive en visite, il s'introduit comme un ours, directement dans le salon… Là, tu tombes sur une jeune fille de la maison ; elles sont généralement charmantes, tu t'approches : « Mademoiselle, comme je… » (*Il se frotte les mains et fait claquer ses talons.)* Pff !… (*Il crache.*) J'ai tellement faim que j'en ai mal au cœur !

SCÈNE VI

Khlestakov, Ossip, puis le garçon.

KHLESTAKOV. — Alors ?

OSSIP. — On apporte le dîner.

KHLESTAKOV. (*Il frappe des mains et sautille sur sa chaise.*) — On l'apporte ! On l'apporte ! On l'apporte !

LE GARÇON, *portant des assiettes et une serviette.* — Le patron vous fait servir pour la dernière fois.

KHLESTAKOV. — Le patron ! Le patron ! Je me fiche de ton patron ! Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

LE GARÇON. — De la soupe et du rôti.

KHLESTAKOV. — Comment, tout juste deux plats ?

LE GARÇON. — Tout juste

KHLESTAKOV Mais c'est une plaisanterie. Je n'en veux pas. Dis-le-lui : de quoi cela a l'air, voyons !... Il n'y en a pas assez.

LE GARÇON. — Le patron dit qu'il y en a encore trop.

KHLESTAKOV. — Et pourquoi il n'y a pas d'entrée ?

LE GARÇON. — Il n'y en a pas.

KHLESTAKOV. — Comment, il n'y en a pas ? Je l'ai vu moi-même en passant près de la cuisine, il y en avait plein les

assiettes. Et ce matin, dans la salle à manger, deux petits bonshommes mangeaient du saumon et quantité d'autres choses.

LE GARÇON. — C'est qu'il y en a, et puis il n'y a pas.

KHLESTAKOV. — Comment, il n'y en a pas ?

LE GARÇON. — Comme cela, il n'y en a pas.

KHLESTAKOV. — Et le saumon, alors, le poisson, les côtelettes ?

LE GARÇON. — Ça, c'est pour du monde un peu mieux.

KHLESTAKOV. — Quel imbécile !

LE GARÇON. — Parfaitement.

KHLESTAKOV. — Espèce de pourceau, va !... Alors eux, ils peuvent manger et moi, non ? Et pourquoi, diable, n'en ferais-je pas autant ? Qu'est-ce qu'ils ont de plus, ce sont des voyageurs comme moi !

LE GARÇON. — Justement, pas tout à fait comme vous.

KHLESTAKOV. — Et pourquoi ?

LE GARÇON. — C'est que justement, ceux-là, ils paient.

KHLESTAKOV. — Je ne veux même pas discuter avec un abruti comme toi. (*Il se verse la soupe et commence à manger.*) Qu'est-ce que c'est que cette soupe ? C'est de la flotte que tu as versée dans la soupière, cela n'a pas de goût et cela sent mauvais. Je ne veux pas de cette soupe, apporte-m'en une autre.

LE GARÇON. — Donnez-la. Le patron a dit : « S'il n'en veut pas, il s'en passera. »

KHLESTAKOV, *protégeant des mains son assiette*. — Allez, allez... laisse cela, imbécile ! Tu ne te gênes plus avec les autres, mais avec moi, je te conseille de ne pas t'y frotter... (*Il mange*.) Mon Dieu, quelle soupe ! (*Il continue à manger*.) Jamais personne au monde n'a mangé une soupe pareille : c'est plein de plumes qui surnagent en guise de graisse. (*Il découpe le poulet*.) Oh la, la, la, quel poulet ! Passe-moi le rôti ! Ossip, il reste un peu de soupe, c'est pour toi. (*Il découpe le rôti*.) Qu'est-ce que c'est que ce rôti ? Ce n'est pas du rôti !

LE GARÇON. — Qu'est-ce que c'est alors ?

KHLESTAKOV. — Je n'en sais diable rien, en tout cas ce n'est pas du rôti. C'est un pavé qu'on a rôti et non de la viande. (*Il mange*.) Canaille, vendu ! Voilà comme ils vous nourrissent ! On s'esquinte la mâchoire à la première bouchée. (*Il nettoie ses dents avec ses doigts*.) Tas de coquins, c'est comme de l'écorce. Impossible de s'en débarrasser et cela vous noircit les dents. Les salauds ! (*Il s'essuie la bouche avec la serviette*.) Il n'y a plus rien ?

LE GARÇON. — Non.

KHLESTAKOV. — Canailles ! bandits ! Ni entrée ni dessert ! Les gredins, ils ne savent qu'écorcher les voyageurs.

Le Garçon et Ossip emportent le couvert.

SCÈNE VII

Khlestakov, puis Ossip.

KHLESTAKOV. — C'est comme si je n'avais rien mangé. Tout juste de quoi me mettre en appétit. Si j'avais un peu de monnaie, j'aurais pu au moins envoyer chercher un petit pain.

OSSIP, *entrant*. — Il y a là le gouverneur qui vient d'arriver. Il s'informe et demande après vous.

KHLESTAKOV, *épouvanté*. — Il ne manquait plus que cela ! Cet animal de patron a déjà trouvé moyen de déposer sa plainte ! Diable, et si vraiment il me traîne en prison ? Ma foi, après tout, s'ils y mettent des formes... Non, non, je ne veux pas. En ville, c'est plein d'officiers et de gens en train de flâner, et moi, comme un fait exprès, j'ai voulu leur jeter la poudre aux yeux. J'ai même fait de l'œil à la fille d'un marchand... Non, non, je ne veux pas... Et puis de quel droit oserait-il ? Suis-je donc un boutiquier ou un manœuvre quelconque ? (*Il se redresse, et se donnant du courage.*) Attends un peu, je ne me laisserai pas faire, je lui dirai : « Quelle audace ! Comment osez-vous... »

On voit tourner la poignée de la porte. Khlestakov blêmit se fait tout petit.

SCÈNE VIII

Khlestakov, le gouverneur et Dobtchinski.

Le Gouverneur entre et s'arrête. Tous les deux, effrayés, se regardent un long moment, les yeux écarquillés.

LE GOUVERNEUR, *revenu un peu de son émotion, se mettant au garde-à-vous.* — Je vous présente mes hommages !...

KHLESTAKOV. — Mes respects !...

LE GOUVERNEUR. — Excusez...

KHLESTAKOV. — Je vous en prie...

LE GOUVERNEUR. — Mon devoir en ma qualité de premier magistrat de cette ville est de veiller à ce que les voyageurs et tous les gens de bien en général ne subissent aucun préjudice.

KHLESTAKOV, *balbutiant d'abord, puis d'une voix de plus en plus assurée.* — Que voulez-vous que j'y fasse ?... Ce n'est pas ma faute... Je vous assure que je paierai. On doit m'envoyer de l'argent. (*Bobtchinski passe la tête à la porte.*) C'est plutôt lui le fautif, il me sert de la viande qui est dure comme du bois ; la soupe, le diable sait ce qu'il fourre dedans, j'ai dû la jeter par la fenêtre. Des journées durant il me fait crever de faim... Son thé est imbuvable ; il sent le poisson et non le thé. Alors pourquoi, moi... C'est insensé !

LE GOUVERNEUR, *intimidé.* — Excusez-moi, je vous jure que je ne suis pas fautif. Chez nous, au marché, la viande est toujours de première qualité ; ce sont les marchands de Kholmogory qui la fournissent, des gens très sobres, d'une

conduite exemplaire. Je ne sais vraiment pas où il prend celle dont vous parlez... Mais s'il y a quelque chose qui cloche... Permettez-moi de vous conduire dans un autre logement.

KHLESTAKOV. — Non, non, je ne veux pas. Je sais ce que cela veut dire un autre logement. La prison. Mais de quel droit ? Comment osez-vous ? Savez-vous qui je suis ?... Je suis fonctionnaire à Pétersbourg. (*S'enhardissan*t.) Mais moi... je... vous ne me connaissez pas...

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Oh ! mon Dieu ! comme il est en colère ! Il sait tout, ils lui ont tout raconté, les maudits marchands !

KHLESTAKOV. — Vous viendriez avec tout un régiment que je ne vous suivrais pas. J'irai directement au ministre ! (*Il frappe du poing sur la table*.) Non mais, qu'est-ce que vous vous imaginez ?

LE GOUVERNEUR, *au garde-à-vous et tremblant de tout son corps*. — Je vous en supplie, ayez pitié !... J'ai une femme, des petits enfants... Ne faites pas mon malheur !

KHLESTAKOV. — Non, je ne veux pas. Que voulez-vous que cela me fasse ? Parce que vous avez une femme et des enfants, moi, je dois aller en prison ? C'est un monde ! (*Bobtchinski entrouvre la porte, jette un coup d'œil et se retire épouvanté*.) Non, non, grand merci, je ne veux pas !

LE GOUVERNEUR, *tremblant*. — C'est par inexpérience, je vous jure que c'est par inexpérience. Uniquement à cause du manque de moyens. Le traitement qu'on m'alloue suffit à peine pour le sucre et le thé. Et si jamais il y a eu quelques pots-de-vin, c'était si peu de chose, juste un petit rien pour la table ou un peu de tissu pour un ou deux habits. Quant à la femme du sous-officier qui faisait du commerce et que soi-disant j'ai fait fouetter, c'est une calomnie, je vous jure que c'est une calomnie. Ce sont

mes ennemis qui ont tout inventé, ces gens-là seraient capables d'attenter à ma vie.

KHLESTAKOV. — Et alors ? Que voulez-vous que cela me fiche ?... (*Soupçonneux.*) Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi vous me parlez de vos ennemis et de cette femme de sous-officier... La femme du sous-officier, c'est autre chose, mais moi, vous n'oseriez pas me faire fouetter, vous n'avez pas le bras assez long... Et encore quoi ? Vous ne vous êtes pas regardé ? Je paierai, vous entendez, je paierai, mais en ce moment je me trouve sans argent ! Si je reste ici, c'est que je n'ai plus un kopek.

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Oh ! la fine mouche ! Voilà où il veut en venir ! Il a si bien tout embrouillé qu'on ne s'y reconnaît plus ! On ne sait même plus par quel bout le prendre. Tant pis, essayons toujours ! Advienne que pourra, je risque le morceau ! (*Haut.*) Si réellement vous avez besoin d'argent ou de quelque autre chose, je me mets à votre entière disposition. Mon devoir est d'obliger les voyageurs.

KHLESTAKOV. — Alors prêtez-moi de l'argent ! Je vais immédiatement régler le patron. Il me suffit de 200 roubles, ou même moins.

Le Gouverneur, *lui offrant les billets*. — Voici juste 200 roubles, ne vous donnez pas la peine de compter.

KHLESTAKOV, *prenant les billets*. — Je vous remercie infiniment. Dès que je serai à la maison je vous les renverrai. Cette gêne est tout à fait accidentelle. Je le vois vous êtes un galant homme. Cela change tout.

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Dieu soit loué ! Il a pris l'argent. J'ai l'impression que maintenant tout va s'arranger. Au lieu de 200, je lui en ai glissé 400 d'un coup.

KHLESTAKOV. — Eh Ossip ! (*Ossip entre.*) Appelle ici le garçon. (*Au Gouverneur et à Dobtchinski.*) Pourquoi restez-vous debout ? Faites-moi le plaisir de vous asseoir (*À Dobtchinski.*) Asseyez-vous, je vous en prie.

LE GOUVERNEUR. — Ne vous donnez pas la peine, nous sommes très bien ainsi.

KHLESTAKOV. — Mais non, je vous en prie, asseyez-vous. Maintenant, je me rends parfaitement compte de votre franchise, de la cordialité de votre esprit, alors que tout à l'heure, je l'avoue, j'étais prêt à croire que vous étiez venu pour me... (À Dobtchinski.) Asseyez-vous !

Le Gouverneur et Dobtchinski s'assoient. Bobtchinski entrouvre la porte et écoute.

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Il faut y aller carrément. Il veut garder son incognito. Eh bien, nous aussi nous allons jouer le jeu ; on va faire semblant de ne pas savoir qui il est. (*Haut.*) Sortis pour affaire de service, avec Pierre Ivanovitch Dobtchinski, propriétaire foncier de ce pays, nous sommes entrés exprès à l'auberge pour voir si les voyageurs y étaient convenablement traités, car, voyez-vous, je ne suis pas comme tel gouverneur qui, lui, ne s'occupe de rien ; non, moi, en dehors de mes fonctions officielles, par pure charité chrétienne, je veux que tout mortel soit ici très bien accueilli. Et me voici récompensé de mon zèle puisque j'ai l'occasion de faire une si agréable connaissance.

KHLESTAKOV J'en suis moi-même très heureux. Sans vous, il faut l'avouer, j'aurais été forcé de rester ici longtemps ; je ne savais comment faire pour payer.

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Oui, parle toujours ! Il ne savait pas comment payer ! (*Haut.*) Oserais-je vous demander où et de quel côté vous aviez l'intention de vous diriger.

KHLESTAKOV. — Je vais dans ma propriété, dans la province de Saratov.

LE GOUVERNEUR, *à part, avec ironie*. — Dans la province de Saratov ! Il ne rougit même pas ! Oh ! mais avec lui il faut jouer serré ! (*Haut*.) Mais c'est une entreprise très louable. Comme toujours en voyage, vous avez d'un côté les désagréments dus au retard des relais, mais d'un autre côté, c'est une distraction pour l'esprit. Sans doute voyagez-vous pour votre propre plaisir ?

KHLESTAKOV. — Non, c'est mon père qui me réclame. Le vieux est furieux parce que jusqu'ici je n'ai pas eu d'avancement à Pétersbourg. Il s'imagine qu'à peine arrivé on vous colle la croix de Saint-Vladimir à la boutonnière. Je voudrais bien l'y voir, lui, à essayer de faire son chemin dans les bureaux !

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Voyez-moi ça, il en sort de bien bonnes ! Voilà son vieux père à présent ! (*Haut*.) Et pensiez-vous vous absenter longtemps ?

KHLESTAKOV. — Ma foi, je n'en sais rien ! Mon père est entêté et bête comme une vieille mule. Je lui dirai carrément : « Comme vous voulez, mais moi je ne peux pas me passer de Pétersbourg. » Pourquoi diable devrais-je gâcher ma vie au milieu de paysans ? Nous avons aujourd'hui d'autres aspirations, mon âme a soif de lumière.

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Bien nouée, sa petite histoire ! Il ment, il ment, et ne se coupe jamais. Et pourtant il ne paie pas de mine, ce gringalet, on pourrait l'écraser d'une chiquenaude. Attends un peu ! Je te ferai parler, moi, avec moi, tu n'y couperas pas. (*Haut*.) C'est très juste ce que vous venez de dire là. À quoi peut-on arriver dans un trou de province ? Tenez, chez nous, par exemple, on a beau ne pas dormir la nuit, se crever pour son pays, se dépenser sans compter, on ne sait même pas si jamais il y aura une récompense. (*Il examine la chambre*.) Il me semble que cette chambre est plutôt humide ?

KHLESTAKOV. — Abominable ! Et des punaises comme je n'en ai jamais vu, elles s'attaquent à vous en bande, comme des chiens !

LE GOUVERNEUR. — Est-il possible ! Un hôte si distingué qui doit souffrir à cause de quoi ? À cause de misérables punaises qui ne devraient même pas exister au monde. On dirait même que cette pièce est sombre ?

KHLESTAKOV. — Un vrai tombeau. Le patron a pris l'habitude de ne pas fournir de bougies. Si jamais je veux faire quelque chose, lire ou bien écrire lorsqu'il m'en vient l'inspiration, je ne peux pas, il fait trop sombre, trop sombre.

LE GOUVERNEUR. — Oserais-je vous demander... mais non, je ne suis pas digne.

KHLESTAKOV. — Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR. — Non, non, je ne suis pas digne je ne suis pas digne !

KHLESTAKOV. — Mais de quoi s'agit-il ?

LE GOUVERNEUR. — Voilà, je ne sais pas si je peux me permettre... Chez moi, à la maison, il y a une chambre qui vous conviendrait parfaitement, claire, tranquille... Mais non, je le sens moi-même, cela serait un trop grand honneur... Ne vous fâchez pas, je vous en prie, c'est en toute simplicité que je me suis permis...

KHLESTAKOV. — Mais, comment donc, au contraire, j'en suis enchanté. Il me sera beaucoup plus agréable d'être dans une maison privée que dans cette infâme auberge.

LE GOUVERNEUR. — J'en serai tellement heureux ! Et quel bonheur pour ma femme ! Voyez-vous, chez moi, c'est inné ! L'hospitalité avant tout, et cela depuis ma plus tendre enfance, surtout lorsqu'il s'agit d'une personne aussi distinguée. Ne croyez pas que je dis tout cela pour vous flatter ; non, je n'ai pas ce défaut, je vous parle du fond de mon cœur.

KHLESTAKOV. — Je vous en suis très reconnaissant. Moi non plus je n'aime pas les gens à double face. Votre cordialité et votre franchise me plaisent infiniment, et moi, je l'avoue, je ne demande pas autre chose, il suffit qu'on me témoigne du dévouement et de la considération, de la considération et du dévouement.

SCÈNE IX

Les mêmes et le garçon, qui entre, accompagné d'Ossip.

LE GARÇON. — Vous m'avez demandé ?

KHLESTAKOV. — Oui, donne-moi la note.

LE GARÇON. — Je vous en ai déjà donné une, il n' y a pas si longtemps.

KHLESTAKOV. — Si tu crois que je me souviens de tes comptes stupides. Allons, dis-moi ce que cela fait ?

LE GARÇON. — Le premier jour vous avez commandé à dîner, le lendemain vous vous êtes contenté des hors-d'œuvre et ensuite vous avez commencé à tout prendre à crédit.

KHLESTAKOV. — Imbécile ! On ne te demande pas les détails ! Cela fait combien en tout ?

LE GOUVERNEUR. — Je vous en prie, laissez cela, il attendra. (*Au Garçon* :) Allez, fiche le camp, on te réglera plus tard.

KHLESTAKOV. — Au fait, oui, vous avez raison.

Il empoche l'argent. Le Garçon sort. Bobtchinski regarde par la porte entrouverte.

SCÈNE X

Le gouverneur, Khlestakov, Dobtchinski.

LE GOUVERNEUR. — Ne vous plairait-il pas de visiter maintenant quelques établissements de notre ville tels que les œuvres de bienfaisance ou autres ?

KHLESTAKOV. — Qu'est-ce qu'il y a à y voir ?

LE GOUVERNEUR. — Vous verrez la manière dont elles sont gérées... l'ordre qui y règne...

KHLESTAKOV. — Avec grand plaisir !

Bobtchinski passe sa tête à la porte.

LE GOUVERNEUR. — De là, si tel est votre désir, nous pouvons nous rendre au collège du district pour voir dans quel esprit on y enseigne les sciences.

KHLESTAKOV. — Volontiers, volontiers.

LE GOUVERNEUR. — Après, si vous le voulez, nous visiterons la maison d'arrêt et les prisons municipales. Vous verrez comment nous traitons les criminels.

KHLESTAKOV. — La prison ? Pour quoi faire ? J'aime autant visiter les établissements de bienfaisance.

LE GOUVERNEUR. — Comme il vous plaira. Avez-vous l'intention de vous y rendre dans votre calèche, ou accepterez-vous une place dans ma voiture ?

KHLESTAKOV. — J'aime autant aller dans votre voiture.

LE GOUVERNEUR, *à Dobtchinski.* — Ma foi, Pierre Ivanovitch, il n'y a plus de place pour vous.

DOBTCHINSKI. — Cela ne fait rien, je m'arrangerai

LE GOUVERNEUR, *bas à Dobtchinski.* — Écoutez, vous allez courir à toute vitesse, ventre à terre, et porter un mot à Zemlianika, aux œuvres de bienfaisance, et un autre à ma femme. (*À Khlestakov*) Oserai-je vous demander la permission d'écrire, en votre présence, un petit mot à ma femme pour qu'elle se prépare à recevoir un hôte si distingué ?

KHLESTAKOV. — Oh ! ne vous donnez pas cette peine... Au reste, voici l'encrier ; quant au papier, ma foi... À moins que vous n'utilisiez cette note ?

LE GOUVERNEUR. — Très bien, j'écrirai derrière. (*À part, en écrivant.*) Nous verrons si cela ne marchera pas tout seul après un bon déjeuner et une petite bouteille bien joufflue. Nous avons un madère du cru, il ne paie pas de mine, mais il vous assomme un éléphant. Je voudrais seulement savoir à qui j'ai affaire et dans quelle mesure il faut s'en méfier.

Il remet le billet à Dobtchinski, qui s'approche de la porte. Celle-ci cède à ce moment et Bobtchinski, qui écoutait derrière, tombe avec elle sur la scène. Exclamation générale. Bobtchinski se relève.

KHLESTAKOV. — Vous ne vous êtes pas fait mal ?

BOBTCHINSKI. — Ce n'est rien, ce n'est rien ! Ne vous donnez pas la peine ! Juste un petit horion sur le dessus du nez. Je cours chez Christian Ivanovitch, il a un de ces emplâtres ! Dans un moment il n'y paraîtra plus.

LE GOUVERNEUR, *à Khlestakov, après avoir fait un geste de reproche à Bobtchinski.* — C'est vraiment sans importance. Passez, je vous en prie. Votre domestique apportera les bagages. (*À Ossip.*) Mon brave, tu porteras tout chez moi, chez le Gouverneur, chacun t'indiquera le chemin. Je vous en prie. (*Il fait passer Khlestakov, mais avant de sortir se retourne d'un air irrité vers Bobtchinski.*) Et vous ! Vous ne pouviez pas trouver un autre endroit pour tomber, au lieu de vous étaler là… comme un empoté ?

Il sort. Bobtchinski le suit pendant que tombe le rideau.

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I

Anna Andréievna et Maria Antonovna sont à la fenêtre dans les mêmes attitudes qu'à la fin du premier acte.

ANNA. — Voilà plus d'une heure que nous attendons, et tout cela pour ta sotte coquetterie ; tu étais fin prête pourtant, mais non, il a fallu lambiner encore… Je ne devrais jamais t'écouter. Ah ! que c'est agaçant ! Et comme un fait exprès, pas une âme qui vive, personne dans la rue.

MARIA. — Je vous assure, petite maman, dans deux minutes nous saurons tout. Avdotia ne saurait tarder maintenant. (*Elle regarde à la fenêtre et s'écrie :)* Ah ! maman, petite maman ! Quelqu'un vient là-bas, au bout de la rue.

ANNA. — Où donc ? Tu as toujours de ces inventions ! Eh bien, oui, on vient. Qui cela peut-il être ? Pas grand… en habit… Qui est-ce ? Hein ? C'est quand même agaçant ! Qui cela pourrait-il être ?

MARIA. — C'est Dobtchinski, maman.

ANNA. — Quel Dobtchinski ? Tu vas toujours t'imaginer… Ce n'est pas du tout Dobtchinski. (*Elle agite son mouchoir*.) Eh ! vous, par ici, venez vite !

MARIA. — Je vous assure, maman, que c'est Dobtchinski.

ANNA. — Oh ! toi, rien que pour le plaisir de discuter. On te dit que ce n'est pas Dobtchinski.

MARIA. — Eh bien, eh bien, maman ? Vous voyez que c'est Dobtchinski.

ANNA — Bon, oui, c'est Dobtchinski, je le vois bien à présent. Pourquoi discutes-tu ? (*Elle crie par la fenêtre* :) Plus vite, plus vite, dépêchez-vous ! Vous êtes d'une lenteur ! Alors, où sont-ils ? Hein ? Mais parlez d'où vous êtes, cela n'a pas d'importance ! Quoi ? Très sévère ? Hein ? Et mon mari, mon mari ! (*Elle quitte la fenêtre avec dépit.)* Est-il bête, tant qu'il ne sera pas entré dans cette pièce, il ne dira rien.

SCÈNE II

Les mêmes et Dobtchinski.

ANNA. — Allons, dites-moi, je vous prie, si c'est honnête de votre part ? Moi qui ne comptais que sur vous, sur vous seul comme sur un galant homme. Ils se sont tous enfuis, et vous, vous suivez le mouvement ! Et depuis je ne peux rien obtenir de personne. Vous n'avez pas honte ? Moi qui ai été la marraine de votre Vanitchka et de votre Lisanka, voilà comme vous vous êtes conduit envers moi.

DOBTCHINSKI. — Je vous jure, ma commère, j'ai tant couru pour vous présenter mes respects que j'en ai le souffle coupé. Mes respects, Maria Antonovna.

MARIA. — Bonjour, Pierre Ivanovitch.

ANNA. — Alors, alors ? Allons, parlez ! Qui est là-bas, qu'est-ce qu'il s'y passe ?

DOBTCHINSKI. — Anton Antonovitch vous envoie ce billet.

ANNA. — Mais lui, qui est-ce, un général ?

DOBTCHINSKI. — Non, pas un général, mais il ne le cède en rien à un général, une telle distinction et une dignité dans les manières !...

ANNA. — Ah ! Alors c'est bien celui dont on parlait dans la lettre à mon mari ?

DOBTCHINSKI. — En personne. Et c'est moi qui l'ai découvert le premier avec Pierre Ivanovitch.

ANNA. — Alors, racontez ? Comment cela s'est-il passé ?

DOBTCHINSKI. — Grâce à Dieu, à merveille. Tout d'abord il a reçu Anton Antonovitch un peu sévèrement, oui, il était en colère, il disait et que l'hôtel n'était pas bien, et qu'il n'irait pas chez lui et qu'à cause de lui il ne voulait pas se faire mettre en prison, mais ensuite, dès qu'il se rendit compte de l'innocence d'Anton Antonovitch et lia avec lui une conversation plus suivie, il changea immédiatement d'avis et, Dieu merci, tout marcha à souhait. Maintenant ils sont partis visiter les établissements de bienfaisance. Mais, il faut l'avouer, Anton Antonovitch commençait déjà à se demander s'il n'y avait pas eu quelque dénonciation secrète ; moi-même, je n'en menais pas large.

ANNA. — Mais qu'aviez-vous à craindre ? Vous n'êtes pas fonctionnaire ?

DOBTCHINSKI. — Vous savez, c'est égal ; quand on entend parler un grand personnage, cela vous fait peur

ANNA. — Tout cela… Après tout, c'est des bêtises. Dites-moi, comment est-il de sa personne, jeune ou vieux ?

DOBTCHINSKI. — Jeune, il est jeune, dans les vingt-trois ans, mais il parle tout à fait comme un vieillard « D'accord, dit-il, j'irai là et là. » (*Il agite les bras.)* Tout cela avec beaucoup de grâce. « Moi, dit-il, j'aime à lire et à écrire, mais ce qui me gêne, c'est que la chambre est trop sombre. »

ANNA. — Mais comment est-il, brun ou blond ?

DOBTCHINSKI. — Plutôt châtain et des yeux d'une vivacité extraordinaire ; on en est tout troublé.

ANNA. — Voyons ce qu'il m'écrit dans ce billet. (*Elle lit.*) « Je me hâte de t'informer, m'amour, que ma situation a été des plus critiques, mais grâce à la miséricorde divine pour deux cornichons et une demi-portion de caviar un rouble vingt-cinq kopeks. » (*Elle s'arrête.*) Je ne comprends pas, que viennent faire les cornichons et le caviar dans tout cela ?

DOBTCHINSKI. — C'est Anton Antonovitch qui, dans sa précipitation, s'est servi d'un papier sur lequel il y avait une note de l'hôtel.

ANNA. — Ah ! oui, en effet. (*Elle continue.*) « Mais, grâce à la miséricorde divine, j'ai l'impression que tout finira par s'arranger. Fais préparer au plus vite une chambre pour cet invité de marque, celle où il y a du papier jaune sur les murs. Inutile de rien ajouter pour le dîner, car nous aurons déjà mangé à l'hospice chez Artème Philippovitch, mais il me faut beaucoup de vin, dis au marchand Abdouline qu'il en envoie, et du meilleur : sinon je mets sa cave à l'envers. Je te baise les mains, m'amour, et reste ton Anton Antonovitch Skvoznik-Dmoukhanovski. » Ah ! mon Dieu ! Il n'y a plus une minute à perdre ! Holà, quelqu'un ! Michka !

DOBTCHINSKI, *courant à la porte et criant.* — Michka ! Michka ! Michka !

Michka entre.

ANNA. — Écoute, cours chez le marchand Abdouline... Attends, je vais te donner un mot. (*Elle s'assied à la table et écrit tout en parlant.*) Tu donneras ce mot au cocher Sidor, qu'il coure chez le marchand Abdouline et qu'il en rapporte du vin. Toi, tu vas tout de suite arranger cette chambre pour notre hôte. Tu y mettras un lit, un lavabo, et *cœtera*.

DOBTCHINSKI. — Moi, Anna Andréievna, je file maintenant là-bas voir comment il passe son inspection.

Anna. — Allez, allez, je ne vous retiens pas.

Dobtchinski sort.

SCÈNE III

Anna Andréievna et Maria Antonovna.

ANNA. — Maintenant, Machenka, il faut nous occuper de notre toilette. C'est quelqu'un de la capitale, Dieu nous garde de lui donner sujet à moquerie. Pour toi, le mieux serait de mettre ta roble bleue à petits volants.

MARIA. — Fi, petite maman, du bleu ! Ça ne me plaît pas du tout, la Liapkine-Tiapkine se promène en bleu et la fille de Zemlianika se met en bleu aussi. Non, je mettrai plutôt ma robe à fleurs.

ANNA. — À fleurs ! Vraiment, tu ne parles que pour le désir de contredire. Tu seras beaucoup mieux avec l’autre puisque j'ai l'intention de mettre ma robe paille, j’adore le ton paille.

MARIA. — Mais, petite maman, le ton paille ne vous va pas.

ANNA. — Le paille ne me va pas ?

MARIA. — Il ne vous va pas, je vous assure qu'il ne vous va pas, pour cela il faudrait avoir des yeux très foncés.

ANNA. — Voilà qui est bon ! Et moi, est-ce que je n'ai pas les yeux foncés, tout ce qu'il y a de plus foncé ? (Tu ne dis que des inepties ! Comment ne seraient-ils pas foncés, quand, lorsque je me tire les cartes, c'est toujours moi la dame de trèfle.

MARIA. — Mais non, petite maman ! Vous êtes plutôt la dame de cœur.

ANNA. — Sottises ! pures sottises ! Je n'ai jamais été la dame de cœur ! (*Elle sort vivement avec Maria. On l'entend derrière le*

décor.) Qu'est-ce qu'elle va s'imaginer ! La dame de cœur ! C'est vraiment insensé !...

Dès qu'elles sont sorties, une porte s'ouvre et Michka paraît, balayant les ordures. Par une autre porte entre Ossip portant une malle sur le dos.

SCÈNE IV

Michka et Ossip.

OSSIP. — Alors, c'est de quel côté ?

MICHKA. — Par ici, venez par ici !

OSSIP. — Attends, laisse-moi souffler ! Ah ! misère de ma vie ! Ce que ça paraît lourd quand on a le ventre creux.

MICHKA. — Alors, dites-moi, il sera bientôt là, le général ?

OSSIP. — Quel général ?

MICHKA. — Mais votre maître.

OSSIP. — Mon maître ? C'est un drôle de général.

MICHKA. — Comment, il n'est pas général ?

OSSIP. — Général, oui, mais plutôt à rebours.

MICHKA. — Et alors, c'est plus ou moins qu'un vrai général ?

OSSIP. — Plus.

MICHKA. — Ah ! c'est cela ! Voilà pourquoi il y a tout ce remue-ménage.

OSSIP. — Dis donc, petit, tu m'as l'air d'un gars dégourdi, va me trouver quelque chose à manger.

MICHKA — C'est que pour vous il n'y a encore rien de prêt. On ne peut pas vous donner de l'ordinaire ; mais, dès que votre maître se mettra à table, on vous servira les mêmes plats qu'à lui.

OSSIP — Oui, et qu'est-ce que c'est votre ordinaire ?

MICHKA. — De la soupe aux choux, du pâté et de la bouillie.

OSSIP — Ça va, amène toujours la soupe aux choux, le pâté et la bouillie ! On mangera tout. Allons, portons cette malle ! C'est par là, la chambre ?

MICHKA. — Oui, oui...

Tous deux portent la malle dans la chambre à côté.

SCÈNE V

Les agents de police ouvrent la porte du fond à deux battants. Entre Khlestakov suivi du Gouverneur. Viennent ensuite le Surveillant des établissements de bienfaisance, l'Inspecteur scolaire, Dobtchinski et Bobtchinski, ce dernier avec un emplâtre sur le nez. Le Gouverneur montre aux agents un morceau de papier sur le plancher. Ils se précipitent et le ramassent en se bousculant dans leur précipitation.

KHLESTAKOV. — Très bien, ces établissements ! Ça me plaît qu'ici on fasse visiter la ville à tous les étrangers. Dans les autres villes, on ne m'a jamais rien montré.

LE GOUVERNEUR. — Dans les autres villes, permettez-moi de vous le faire remarquer, les fonctionnaires publics se préoccupent surtout de leurs propres intérêts, tandis qu'ici, j'ose le dire, nous n'avons d'autre souci que de mériter, par notre zèle et notre vigilance, les éloges du gouvernement.

KHLESTAKOV. — Le déjeuner était excellent. Je me suis vraiment régalé ! Dites-moi, vous en avez de pareils tous les jours ?

LE GOUVERNEUR. — C'était pour célébrer la présence d'un hôte si illustre.

KHLESTAKOV. — J'aime bien manger ! À quoi bon vivre si ce n'est pour cueillir la fleur du plaisir Comment s'appelait ce poisson ?

ARTÈME, *accourant*. — De l'aiglefin.

KHLESTAKOV. — De l'aiglefin. Exquis ! Où donc avons-nous déjeuné ? N'était-ce pas un hôpital ?

ARTÈME. — Parfaitement, l'hospice des établissements de bienfaisance.

KHLESTAKOV. — En effet, en effet, je me souviens, il y avait là quelques lits. Comment vont les malades ? Il y en avait très peu, il me semble.

ARTÈME. — Pas plus d'une dizaine, tous les autre sont guéris. Telle est notre coutume. Depuis que j'ai été nommé à l'hôpital — cela vous paraîtra peut-être incroyable — ils guérissent tous comme des mouches. À peine un malade entre-t-il à l'infirmerie qu'il est déjà guéri ; et cela n'est pas dû tellement aux médicaments qu'à l'ordre et à l'honnêteté.

LE GOUVERNEUR. — Avec tout ceci, permettez-moi de vous le faire remarquer, les fonctions d'un chef de district sont un véritable casse-tête ! Que de responsabilités de tous ordres, pour ne parler seulement que de la voirie, de la propreté, des réparations ; en un mot, l'homme le plus intelligent ne saurait comment en sortir, et pourtant, grâce à Dieu, ici tout marche à souhait. Un autre gouverneur ne penserait surtout qu'à ses petits profits, mais moi, le croiriez-vous, même lorsque je vais me coucher, je ne cesse de répéter : « Seigneur Tout-Puissant, fais en sorte que le gouvernement connaisse mon zèle et qu'il en soit satisfait. » Qu'il me récompense ou non, cela ne dépend que de sa volonté, mais qu'au moins, moi, j'aie la conscience tranquille. Quand l'ordre règne dans la ville, que les rues sont balayées, les prisonniers bien traités et qu'il n'y a pas trop d'ivrognes… que puis-je désirer de plus ? Vrai de vrai, je ne brigue aucune récompense ; c'est évidemment très tentant, mais auprès du bonheur de faire le bien tout n'est que poussière et vanité !

ARTÈME, *à part*. — Hein ! Comme il dégoise ! Il a la langue bien pendue, le gredin !

KHLESTAKOV. — Vous avez raison. Moi aussi, je l'avoue, j'aime de temps en temps m'élever l'esprit. Je fais de la prose et parfois même je réussis des vers

BOBTCHINSKI, à *Dobtchinski*. — Juste, tout cela est très juste Pierre Ivanovitch ! Il fait de ces remarques... On voit qu'il en a fait des études !

KHLESTAKOV. — Dites-moi, je vous prie, vous n'auriez pas ici quelque société ou cercle où l'on pourrait, par exemple, faire une partie de cartes ?

LE GOUVERNEUR, *à part*. — Hé ! hé ! je te vois venir, mon bonhomme, c'est une pierre dans mon jardin. (*Haut*.) Dieu nous en préserve ! Jamais ici nous n'avons entendu parler de sociétés semblables. Pour moi, je n'ai pas tenu une carte de ma vie, je ne sais même pas comment on y joue à ces cartes. C'est bien simple, je ne peux pas les voir ; si j'ai le malheur de voir quelque roi de carreau ou telle autre carte, j'en ai la nausée à cracher par terre. Une fois, pour distraire les enfants, il m'est arrivé de leur construire un château avec ces maudites cartes, eh bien, je n'en ai pas dormi de la nuit. Que le diable les emporte ! Comment à cause d'elles peut-on perdre un temps si précieux !

LOUKA, *à part*. — Ah ! la canaille, hier encore il m'a refait de 100 roubles !

LE GOUVERNEUR. — Quant à moi, je préfère employer ce temps pour le bien de l'État.

KHLESTAKOV. — Il me semble que vous exagérez quelque peu... Tout dépend à quel point de vue on se place... Par exemple, si l'on est obligé de passer alors qu'il faudrait faire une martingale... Ça, évidemment. Mais tout de même, ne dites pas non, c'est parfois un jeu bien tentant.

SCÈNE VI

Les mêmes, Anna Andréievna et Maria Antonovna.

LE GOUVERNEUR. — Oserai-je vous présenter ma famille : ma femme, ma fille.

KHLESTAKOV, *saluant*. — Comme je suis heureux, madame, d'avoir en quelque sorte le plaisir de vous voir !

ANNA. — Il nous est encore plus agréable, monsieur, de voir une personne si distinguée.

KHLESTAKOV, *très galant*. — Pardonnez-moi, madame, c'est tout le contraire, le plaisir est pour moi...

ANNA. — Voyons, monsieur, vous ne dites cela que pour faire un compliment. Je vous en prie, asseyez-vous

KHLESTAKOV. — C'est déjà un tel bonheur que de rester debout auprès de vous, madame ; pourtant, si vous y tenez vraiment, je m'assieds. Comme je suis heureux, madame, d'être enfin assis auprès de vous.

ANNA. — Je vous en prie, je n'ose pas croire que c'est à moi que ces paroles s'adressent. Je pense qu'après la capitale le voyage a dû vous paraître bien désagréable.

KHLESTAKOV. — Extrêmement désagréable ! Habitué comprenez-vous, au grand monde et brusquement se trouver en pleine route ; la saleté des auberges, la crasse, la grossièreté... je dois l'avouer, sans cet heureux hasard qui m'a... (*lorgnant Anna avec galanterie*) récompensé de toutes mes peines...

ANNA. — En effet, cela doit vous être très désagréable.

KHLESTAKOV. — Et cependant, madame, en ce moment je suis comblé.

ANNA. — Oh ! comment pouvez-vous ! Vous me faites trop d'honneur. Je n'en mérite pas tant.

KHLESTAKOV. — Et pourquoi, ne le mériteriez-vous pas ? Vous le méritez, madame.

ANNA. — Je ne suis qu'une provinciale…

KHLESTAKOV. — Mais la province aussi a ses petits ruisseaux, ses collines. Évidemment, rien n'est comparable à Pétersbourg. Ah ! Pétersbourg, quelle vie vraiment ! Vous croyez peut-être que je ne suis qu'un simple bureaucrate ? Non, le chef de service est sur un pied d'intimité avec moi. Il me frappe sur l'épaule : « Viens donc dîner avec moi ! » Je ne passe au bureau que pour deux minutes uniquement pour dire : « Il faut faire ceci de telle façon, et cela de telle autre. » Pour l'exécution, il y a un préposé aux écritures, une espèce de scribouillard qui, avec sa plume… tr… tr… tr… et en avant la musique. On a même voulu me faire passer assesseur, mais je me suis dit : « À quoi bon ? » Dans l'escalier, le garçon de bureau court derrière moi avec une brosse : « Permettez, Ivan Alexandrovitch, que je donne un coup à vos bottes. » (*Au Gouverneur*.) Mais, messieurs, pourquoi restez-vous debout ? Asseyez-vous, je vous en prie.

LE GOUVERNEUR. — Notre rang ne nous permet pas. (*Ensemble*)

ARTÈME — Nous resterons debout. (*Ensemble*)

LOUKA — Ne prenez pas la peine. (*Ensemble*)

KHLESTAKOV. — Foin d'étiquette, messieurs, asseyez-vous, je vous en prie. (*Le Gouverneur et les autres prennent place.*) Je n'aime pas les cérémonies. Au contraire, je m'efforce même, je m'efforce de passer inaperçu. Mais il n'y a rien à faire, rien à faire. À peine vais-je quelque part que tout le monde dit : « Tiens, voilà Ivan Alexandrovitch qui passe ! » On m'a même pris une fois pour le commandant en chef ; les soldats sont sortis pour me présenter les armes. Leur officier, que je connais très bien, m'a dit ensuite : « Eh bien, mon cher, nous t'avons vraiment pris pour le commandant en chef. »

ANNA. — Vraiment !

KHLESTAKOV. — Mais oui, on me connaît partout. Je connais de jolies petites actrices… Quelques petits vaudevilles en passant… Je fréquente les cercles littéraires. Intime avec Pouchkine. Il m'arrive souvent de lui dire : « Alors, mon vieux Pouchkine ?… — Eh bien, mon vieux, répond-il parfois, qu'est-ce que tu veux, ça va, il faut bien que ça aille. » Un grand original.

ANNA. — Alors vous écrivez aussi ? Comme cela doit être agréable d'être auteur ! Vous publiez sans doute dans des revues ?

KHLESTAKOV. — Oui, dans des revues aussi. Mais mon œuvre est déjà considérable, j'ai beaucoup écrit : *le Mariage de Figaro*, *Robert le diable*, *Norma*… Je ne me rappelle même plus les titres. Et tout cela par occasion ; je ne voulais pas écrire, mais la direction d'un théâtre me demande : « Je t'en prie, mon cher, écris-nous quelque chose. » Je me dis : « Soit, puisque tu y tiens, mon cher ! » Et, sur-le-champ, en une seule soirée je crois, j'ai tout écrit, ébloui tout le monde. J'ai une grande facilité d'imagination, tout ce qui a paru sous le nom du baron Brambéous, *la Frégate « Espérance »*, *le télégraphe de Moscou*, tout cela est de moi.

ANNA. — Comment, le baron Brambéous, c'était vous ?

KHLESTAKOV. — Naturellement. Je leur corrige à tous leurs articles. L'éditeur Smirdine me donne pour cela quarante mille roubles.

ANNA. — Mais alors, *Youri Miloslavski*, c'est aussi de vous ?

KHLESTAKOV. — Parfaitement.

ANNA. — Je l'ai tout de suite deviné.

MARIA. — Mais, maman, sur le livre, c'est écrit que c'est de monsieur Zagoskine.

ANNA. — Voilà, j'étais sûre que même là tu trouverais moyen de discuter.

KHLESTAKOV. — Oui, oui, c'est vrai, c'est de monsieur Zagoskine. Mais il y a un autre *Youri Miloslavski*. Celui-là est de moi.

ANNA. — Alors c'est sûrement le vôtre que j'ai dû lire. Comme c'est bien écrit !

KHLESTAKOV. — Je vous avouerai que c'est la littérature qui me fait vivre. J'ai la première maison de Pétersbourg ; c'est connu : la maison d'Ivan Alexandrovitch. (*S'adressant à tout le monde.*) Faites-moi la grâce, messieurs, si vous venez à Pétersbourg, je vous invite, je vous invite tous chez moi. J'y donne aussi des bals.

ANNA. — J'imagine avec quel goût, quelle splendeur se donnent là-bas les bals !

KHLESTAKOV. — N'en parlez pas ! Sur la table, par exemple, il y a des melons : c'est des melons de 700 roubles. Le potage, dans sa casserole, arrive par bateau directement de Paris ;

on soulève le couvercle, un fumet comme il n'y en a pas de pareil au monde. Tous les jours, je suis au bal. Nous y avons notre équipe de whist : le ministre des Affaires étrangères, l'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur d'Allemagne et moi. On joue tellement que finalement on n'en peut plus de fatigue. Quand après il faut grimper son escalier jusqu'au quatrième étage, on peut seulement dire à la bonne : « Tiens, Mavrouchka, mon manteau. » Mais qu'est-ce que je vous raconte. J'oubliais, c'est au bel étage que j'habite, rien que mon escalier vaut une fortune. Ce qui est curieux, c'est de jeter un coup d'œil dans mon antichambre lorsque je ne suis pas encore éveillé : des comtes, des princes s'y bousculent et bourdonnent comme des frelons, on n'entend que j... j...j... Parfois même un ministre. (*Le Gouverneur et les autres se lèvent, émus.*) Sur les paquets qu'on m'expédie, on met « Votre Excellence ». J'ai même dirigé une fois tout un département au ministère. Chose curieuse, le directeur était parti, mais où, l'on n'en savait rien. Naturellement les propos vont leur train. Comment, qui doit le remplacer ? Plusieurs généraux se présentent, mais dès qu'ils se trouvent à pied d'œuvre ils renoncent : non, c'est trop compliqué. À première vue cela semble très facile, mais en y regardant de plus près c'est à y perdre la tête. Voyant qu'il n'y a rien à faire, on s'adresse à moi. Immédiatement, dans la rue, des estafettes, des estafettes, des estafettes... figurez-vous jusqu'à 35000 estafettes ! Qu'est-ce que vous pensez de la situation ? « Ivan Alexandrovitch, venez diriger le département ! » J'étais quelque peu confus, je l'avoue, je suis sorti en robe de chambre, je voulais refuser et puis je réfléchis, que dira l'empereur ? D'autre part, il y a aussi mes états de service... « D'accord, messieurs, j'accepte votre proposition, j'accepte, dis-je. J'accepte, mais je vous préviens, chez moi il faudra que cela marche au doigt et à l'œil, sinon !... » Et de fait, lorsque je traverse le ministère, tout tremble, tout frémit devant moi. (*Le Gouverneur et les autres tremblent de peur. Khlestakov s'échauffe encore plus.*) Oh ! c'est que je n'aime pas plaisanter, je leur ai fichu une de ces frousses ! Même le Conseil d'État me craint... Dame ! C'est ainsi que je suis, moi, je ne recule devant personne. Je leur dis à tous : « Je me connais, je n'ai besoin de

personne. » Je suis partout, moi, partout. Je vais tous les jours au palais. Demain au plus tard, je serai nommé maréchal…

Il glisse et manque de tomber, mais les fonctionnaires le soutiennent.

LE GOUVERNEUR, *s'approche, tremblant, et balbutie.* — À vo… v… v…

KHLESTAKOV, *d'une voix rauque et cassante.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE GOUVERNEUR. — Vo… v… v…

KHLESTAKOV — Je ne comprends rien ! Tout cela, c’est des balivernes !

LE GOUVERNEUR. — Vo… vo… votre, Votre Excellence voudrait peut-être se reposer. La chambre est là… elle est toute prête.

KHLESTAKOV. — Se reposer ? Balivernes ! Se reposer, d'accord, je ne demande pas mieux. Votre déjeuner, messieurs, était excellent. Je suis comblé, comblé (*Il déclame :*) De l'aiglefin ! De l'aiglefin !

Il entre dans la chambre suivi du Gouverneur.

SCÈNE VII

Les mêmes, moins Khlestakov et le gouverneur

BOBTCHINSKI, *à Dobtchinski.* — Ça, c'est un homme Pierre Ivanovitch ! Voilà ce qui s'appelle un homme ! De ma vie je ne me suis trouvé devant un personnage si imposant, j'ai cru que j'allais mourir de frayeur. Qu'en pensez-vous, Pierre Ivanovitch... Quel grade peut-il avoir ?

DOBTCHINSKI. — Ma foi, il est peut-être bien général.

BOBTCHINSKI. — Et moi, je pense qu'un général ne lui arrive même pas à la cheville ; et si c'est un général, il doit être au moins général en chef. Vous avez entendu comme il serre la vis au Conseil d'État ? Allons, allons vite raconter tout cela à Ammos Fiodorovitch et à Korobkine. Adieu, Anna Andréievna.

DOBTCHINSKI. — Adieu, ma commère.

Tous deux sortent.

ARTÈME, *à Louka.* — C'est tout bonnement effrayant. Et pourquoi, on n'en sait rien soi-même. Et nous qui ne sommes même pas en tenue. Dire qu'en s'éveillant il peut tout d'un coup envoyer une dénonciation à Pétersbourg.

Il sort, rêveur, avec l'Inspecteur scolaire, en disant :

« Adieu, madame. »

SCÈNE VIII

Anna Andréievna et Maria Antonovna.

ANNA. — Ah ! comme il est charmant !

MARIA. — Ah ! quel chou !

ANNA. — Et quelles façons distinguées, on voit tout de suite quelqu'un de la capitale. Toutes ces manières, tout... Ah ! que c'est bien ! Moi je suis folle de ces jeunes gens. Vraiment, à en perdre la tête. Il me semble même que je lui ai plu ; je l'ai remarqué, il me regardait sans cesse.

MARIA — Mais non, petite maman, c'est moi qu'il regardait.

ANNA. — Je t'en prie, assez de bêtises. Tes réflexions sont totalement déplacées.

MARIA. — Mais je vous assure, petite maman.

ANNA. — Ah, mon Dieu... Il faut absolument qu'elle discute. Il n'y a rien à faire ! Lui te regarder ! Mais pourquoi veux-tu qu'il te regarde ?

MARIA. — Je vous assure, maman, qu'il n'a fait que me regarder. Et lorsqu'il parlait de la littérature il m'a regardée, et ensuite, quand il racontait comment il jouait au whist avec les ambassadeurs, là encore il a jeté un regard sur moi.

ANNA. — Oui, c'est possible, peut-être bien une fois, et encore, tout à fait par hasard. Il a dû se dire : « Tiens, regardons-la pour une fois. »

SCÈNE IX

Les mêmes et le gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *entrant sur la pointe des pieds.* — Ch...ch...chut !

ANNA. — Alors ?

LE GOUVERNEUR. — Je regrette presque de l'avoir fait tant boire. Et si seulement la moitié de ce qu'il a dit était vrai ? (*Il réfléchit.*) Et comment ne serait-ce pas vrai ? Un homme qui a bu livre tout ce qu'il a sur le cœur. Il a un peu menti, évidemment, mais si l'on ne mentait pas il n'y aurait plus de conversation possible. Il joue avec les ministres, est reçu à la cour... Vraiment, que le diable m'emporte, plus j'y pense plus la tête m’en tourne, c'est comme si j'étais en haut d'un clocher ou sur le point d'être pendu.

ANNA. — Moi, je n'ai pas été intimidée un seul instant. Je n'ai vu en lui qu'un homme du monde, fort bien élevé, distingué, je ne me suis guère souciée de ses titres.

LE GOUVERNEUR. — Oh ! vous, les femmes ! Quand on a dit cela on a tout dit. Vous ne pensez que sornettes. Pour un oui ou pour un non vous dites tout ce qui vous passe par la tête. Qu'est-ce que vous risquez ? On vous fouettera un peu, et c'est tout, tandis que le mari, lui, adieu, sans espoir de retour ! Tu lui parlais aussi librement, mon cœur, qu'à un Dobtchinski quelconque.

ANNA. — Pour cela, je vous conseille de ne pas vous inquiéter. Nous autres, nous savons à quoi nous en tenir.

Elle jette un coup d'œil à sa fille.

LE GOUVERNEUR, *seul.* — À quoi bon discuter avec vous !... Quelle histoire, tout de même ! Jusqu'à présent je n'arrive pas à m'en remettre. (*Il ouvre la porte et crie :*) Michka ! appelle les agents, Svistounov et Dierjimorda, ils doivent se tenir derrière le portail. (*Après un court silence.*) On en voit de drôles de nos jours : si encore il payait de mine, mais un gringalet pareil, va donc deviner ce qui se cache derrière ! Un militaire encore, ça s'impose tout de suite, mais un civil ; avec son habit, on dirait une mouche à qui on a rogné les ailes ! Et pourtant il m'a rudement tenu tête tout à l'heure, à l'auberge, il m'a sorti de telles allégories, de telles équivoques ! J'ai cru que jamais je n'en arriverais à bout ! Enfin, cette fois, il s'est déboutonné. Il en a dit même plus qu'il n'en fallait. On voit qu'il est encore jeune.

SCÈNE X

Les mêmes et Ossip.

Tous se précipitent vers lui et l'appellent du doigt.

ANNA. — Approche, mon ami !

LE GOUVERNEUR. — Chut. Alors ? Que fait-il, il dort.

OSSIP. — Pas encore, non ; pour l'instant, il s'étire.

ANNA. — Écoute, comment t'appelles-tu ?

OSSIP. — Ossip, madame.

LE GOUVERNEUR, *à sa femme et à sa fille*. — Attendez un peu, vous autres. (*À Ossip :*) Dis-moi, mon ami, est-ce que tu as bien mangé ?

OSSIP. — J'ai bien mangé, oui, je vous remercie, j'ai très bien mangé.

ANNA. — Et dis-moi, chez ton maître, il doit en venir, je pense des comtes et des princes ?

OSSIP, *à part*. — Et pourquoi pas ? Le manger était bon, il sera encore meilleur. (*Haut.*) Des fois, oui, des comtes aussi.

MARIA. — Ah ! cher Ossip, que ton maître est mignon.

ANNA. — Et dis-moi, s'il te plaît, Ossip, est-ce que ?...

LE GOUVERNEUR. — Mais taisez-vous donc, je vous prie ! Avec vos bavardages, vous m'empêchez de parler. Dis-moi, mon ami…

ANNA. — Et quel grade a ton maître ?

OSSIP. — Le grade habituel, quoi !

LE GOUVERNEUR. — Ah ! mon Dieu ! toujours vos sottes questions. Vous ne me laissez pas placer un mot. Dis-moi, mon brave, comment est-il ton maître ?… Sévère ? Il aime à houspiller ou non ?

OSSIP. — Ah ! ça, il aime l'ordre. Il exige que tout marche parfaitement.

LE GOUVERNEUR. — Tu as une figure qui me plaît. Toi, mon ami, tu dois être un brave garçon. Et dis-moi…

ANNA. — Écoute, Ossip, est-ce que ton maître, là-bas, se promène toujours en uniforme ?

LE GOUVERNEUR. — Allez-vous vous taire, les bavardes ! Vous pérorez, alors qu'il s'agit d'une chose importante : de la vie d'un homme… (*À Ossip*.) Oui, mon ami, vraiment, tu me plais beaucoup… En voyage, tu sais, un verre de thé supplémentaire ne fait pas de mal, d'autant plus qu'il ne fait pas chaud ; alors, tiens, voilà deux roubles pour t'offrir à boire.

OSSIP, *prenant l'argent*. — Merci beaucoup, monsieur, que Dieu vous bénisse ! Vous aidez le pauvre monde…

LE GOUVERNEUR. — Ça va, ça va, moi-même j'en suis très heureux. Et dis-moi, mon ami…

ANNA. — Écoute, Ossip, quelle est la couleur des yeux préférée de ton maître ?

MARIA. — Ossip, mon chou, que ton maître a un joli petit nez !

LE GOUVERNEUR. — Mais arrêtez-vous, au nom du Ciel ! Dis-moi, mon ami, à quoi ton maître fait-il le plus attention, je veux dire, en voyage, qu'est-ce qui lui fait le plus plaisir ?

OSSIP. — Cela dépend des cas. Il aime surtout à être bien reçu, à ce qu'on le traite largement.

LE GOUVERNEUR. — Largement ?

OSSIP. — Oui, largement. Même en ce qui me concerne, moi qui ne suis qu'un serf, il regarde toujours à ce que je sois bien traité. Parfaitement. Des fois, on arrive quelque part : « Alors, Ossip, est-ce qu'on t'a bien soigné ? — Mal, Votre Excellence… — Ça, qu'il me dit, ça, Ossip, c'est un mauvais maître de maison. Tu me le rappelleras, qu'il dit, quand nous serons rentrés. » « Bah, que je me dis à moi-même, à quoi bon, je suis un homme simple. »

LE GOUVERNEUR. — Fort bien, fort bien, voilà qui est parler. Tiens, je t'ai déjà donné pour le thé, voilà encore de quoi t'acheter des gâteaux.

OSSIP. — Vous êtes trop bon, Votre Excellence. (*Il met l'argent dans sa poche*.) Enfin, je les boirai à votre santé.

ANNA. — Viens me voir, Ossip, je t'en donnerai aussi.

MARIA. — Ossip, mon chou, tu embrasseras bien ton maître !…

On entend tousser légèrement Khlestakov dans la chambre à côté.

LE GOUVERNEUR. — Chut… (*Il se met sur la pointe des pieds. Le reste de la scène à voix étouffée.*) Seigneur, ne faites pas de bruit ! Allez-vous-en, ça suffit maintenant…

ANNA. — Viens, Machenka, je te dirai ce que j'ai remarqué chez notre hôte et qui ne peut se dire qu'entre nous deux.

LE GOUVERNEUR. — Je vois d'ici ce qu'elles vont se raconter ! Si on voulait les écouter, ce serait à se boucher les oreilles… (*À. Ossip :*) Dis-moi, ami…

SCÈNE XI

Les mêmes, Dierjimorda et Svistounov.

LE GOUVERNEUR. — Chut ! En voilà des ours ! Ça s'amène et ça fait du bruit avec ses bottes comme si on déchargeait un tombereau. Où étiez-vous d'abord ?

DIERJIMORDA. — En service commandé !...

LE GOUVERNEUR. — Chut ! (*Il lui met la main sur la bouche*.) Quel braillard ! (*Il l'imite*.) En service commandé ! On dirait un bœuf qui beugle dans une futaille ! (*À Ossip*.) Va, mon ami, va préparer tout ce qu'il faut pour ton maître. Fais comme chez toi, dispose de toute la maison. (*Ossip sort.)* Et vous deux, tenez-vous sur le perron et n'en bougez pas d'une semelle. Et ne laissez entrer personne d'étranger à la maison, surtout pas les marchands ! Si seulement vous en laissez passer un, je vous... Si vous voyez quelqu'un qui arrive avec une pétition, et même sans pétition, mais qui ait l'air de quelqu'un qui veut remettre une pétition, fichez-le dehors immédiatement, à grands coups de pied. (*Il mime le geste*.) Vous entendez ? Chut ! chut !

Il sort sur la pointe des pieds derrière les agents.

ACTE IV

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE I

Entrent avec précaution et sur la pointe des pieds :

Ammos, Artème, le directeur des postes, Louka, Bobtchinski, Dobtchinski.

Ils sont tous en grande tenue Toute la première scène est jouée à voix étouffée.

AMMOS, *les rangeant en demi-cercle.* — Au nom du ciel, messieurs, en cercle, vite, et un peu plus d'ordre ! Que Dieu le bénisse ! Il fréquente la cour, houspille le Conseil d'État ! Au garde-à-vous, messieurs, ne manquez pas de vous mettre au garde-à-vous ! Vous, Pierre Ivanovitch, passez de ce côté, et vous, Pierre Ivanovitch, mettez-vous ici.

Les deux Pierre courent se placer sur la pointe des pieds.

ARTÈME. — Ne croyez-vous pas, Ammos Fiodorovitch, qu'il faudrait quand même tenter quelque chose ?

AMMOS. — Et quoi donc ?

ARTÈME. — Voyons, vous le savez bien.

AMMOS. — Lui glisser ?...

ARTÈME. — Mais oui.

AMMOS. — Diable, c'est que c'est dangereux ! Il peut se mettre en colère, dame, un homme d'État ! À moins de lui offrir cela sous forme de don de la part de la noblesse pour un monument quelconque.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Ou de lui dire : « Voilà, cet argent est arrivé par la poste, on ne sait pas à qui il appartient. »

ARTÈME. — Prenez garde qu'il ne vous envoie quelque par la poste, vous aussi. Écoutez : de telles affaires ne se traitent pas ainsi dans un pays bien organisé. Pourquoi sommes-nous ici tout un escadron ? Il faut se présenter individuellement, et là, entre quatre yeux, on s'arrange, et ni vu ni connu ! Voilà comment cela se passe dans une société bien organisée. Tenez, Ammos Fiodorovitch, vous devriez commencer le premier.

AMMOS. — Il vaudrait mieux que cela soit vous, c'est chez vous qu'il a été reçu, dans votre établissement.

ARTÈME. — Alors, que ce soit Louka Loukitch, en sa qualité d'éducateur de la jeunesse.

LOUKA. — Non, je ne peux pas, messieurs, je ne peux pas. Je vous avoue, c'est au-dessus de mes forces, dès que quelqu'un d'un peu supérieur m'adresse la parole, je perds la tête tout simplement, ma langue s'embrouille, je n'ai plus de moyens. Non, pas moi, messieurs, je vous en supplie, pas moi !

ARTÈME. — Allons, Ammos Fiodorovitch, à part vous, il n'y a personne. Vous êtes le plus qualifié, chacune de vos paroles est digne de Cicéron !

AMMOS. — Comme vous y allez ! De Cicéron ! Vous en avez des inventions ! Si parfois je me laisse emballer en parlant de mes chiens ou d'un limier…

TOUS, *l'entourant.* — Non, non, il n'y a pas que les chiens, il y a aussi l'Histoire sainte... Non, Ammos Fiodorovitch, ne nous abandonnez pas, soyez notre père à tous... Non, Ammos Fiodorovitch...

AMMOS. — N'insistez pas, je vous en prie, messieurs !

À ce moment on entend Khlestakov marcher et tousser dans sa chambre. Tous se précipitent vers la porte, se poussent et se bousculent. On entend des exclamations étouffées.

LA VOIX DE BOBTCHINSKI. — Aïe ! Pierre Ivanovitch ! Vous m'avez marché sur le pied !

LA VOIX DE ZEMLIANIKA. — Lâchez-moi, messieurs, de grâce, vous m'étouffez !

On entend encore quelques exclamations, puis tous parviennent à sortir et la pièce reste vide.

SCÈNE II

KHLESTAKOV, *seul. Il entre, un bougeoir allumé à la main avec des jeux à moitié endormis.* — J'ai l'impression d'avoir bien ronflé. Où diable ont-ils pris tant de matelas et d'édredons ! Cela m'a mis en nage ! Ils ont dû me fourrer quelque chose hier à ce déjeuner : la tête m'en tinte encore. Je vois qu'ici on peut agréablement passer son temps. J'aime la cordialité et je préfère, je l'avoue, qu'on me reçoive de tout cœur et non par intérêt. La fille du Gouverneur n'est pas mal du tout, et même avec la mère, on pourrait encore… Non, je ne sais pas, vraiment, j'aime ce genre de vie…

SCÈNE III

Khlestakov et Ammos.

AMMOS, *entre et s'arrête. À part.* — Mon Dieu ! Mon Dieu, pourvu que tout se passe bien, j'en ai les jambes coupées. (*À. haute voix, après s'être mis au garde-à-vous :*) J'ai l'honneur de me présenter : Liapkine-Tiapkine, assesseur de collège, juge auprès du tribunal du district.

KHLESTAKOV. — Veuillez vous asseoir. Alors, vous êtes le juge du district ?

AMMOS. — Depuis 1816. Élu pour trois ans par la noblesse, je n'ai pas cessé depuis lors d'assumer cette fonction.

KHLESTAKOV. — Et dites-moi, cela rapporte d'être juge ?

AMMOS. — Depuis les neuf ans que j'exerce, j'ai été proposé pour l'ordre de Saint-Vladimir de quatrième classe avec avis favorable de mes supérieurs. (*À part.*) J'ai la main en feu avec cet argent !

KHLESTAKOV. — J'aime assez l'ordre de Vladimir, celui de Sainte-Anne de troisième classe est déjà moins bien.

AMMOS, *avançant petit à petit sa main fermée. À part* — Seigneur, je ne sais plus où j'en suis. Je me sens sur des charbons ardents.

KHLESTAKOV. — Qu'avez-vous dans la main ?

AMMOS, *perdant la tête et laissant tomber les billets.* — Moi, rien !

KHLESTAKOV. — Comment rien ? Mais c'est de l'argent.

AMMOS, *tremblant*. — Non, non, ce n'est rien ! (*À part*.) Mon Dieu, ça y est, c'est la prison ! On m'emmène déjà sur la charrette !

KHLESTAKOV, *ramassant les billets*. — Mais si, c'est de l'argent.

AMMOS, *à part*. — Allons, tout est fini, je suis perdu ! perdu !

KHLESTAKOV. — Dites donc, savez-vous ? Vous devriez me prêter cette somme ?

AMMOS. — Comment donc, mais comment donc, avec plaisir. (*À part.)* Allons, courage, Sainte Mère de Dieu, sors-moi de là !

KHLESTAKOV. — Vous savez, j'ai eu pas mal de frais, durant mon voyage. Mais dès que je serai chez moi je vous le renverrai.

AMMOS. — Mais je vous en prie, ne vous donnez pas la peine, c'est déjà un tel honneur pour moi... De toutes mes faibles forces, par mon zèle et mon dévouement, pour les autorités, j'essaierai de me montrer à la hauteur... (*Se mettant au garde-à-vous*.) Je n'ose plus vous importuner par ma présence. N'avez-vous aucun ordre à me donner ?

KHLESTAKOV. — Quel ordre ?

AMMOS. — Je veux dire... n'avez-vous pas d'ordre à donner en ce qui concerne le tribunal ?

KHLESTAKOV. — Pour quoi faire ? Pour l'instant, je n'en vois pas l'utilité. Non, je vous remercie.

AMMOS, *saluant et en sortant, à part*. — Sauvé !...

KHLESTAKOV, *lorsqu'il est seul*. — Ce juge est un brave homme !

SCÈNE IV

Khlestakov et le directeur des postes qui entre et se met au garde-à-vous.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — J'ai l'honneur de me Présenter. Conseiller de cour Chpékine, directeur des Postes

KHLESTAKOV. — Ah ! soyez le bienvenu ! J'aime me trouver en bonne société. Asseyez-vous. Vous habitez toujours ici, n'est-ce pas ?...

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Parfaitement.

KHLESTAKOV. — Votre petite ville ne manque pas de charme. Évidemment il n'y a pas grand monde. Mais, après tout, ce n'est pas une capitale. N'est-ce pas vrai ; ce n'est pas une capitale ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — C'est tout à fait vrai !

KHLESTAKOV. — Ce n'est que dans la capitale qu'on trouve le bon ton. On ne risque pas d'y rencontrer un balourd de province. Votre avis, n'est-ce pas vrai ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Parfaitement exact. (*À part.*) Au moins, il n'est pas fier, il cherche à se renseigner.

KHLESTAKOV. — Et pourtant, avouez-le, même dans une petite ville on peut vivre très heureux ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Parfaitement.

KHLESTAKOV. — Que faut-il pour cela ? À mon avis uniquement qu'on vous respecte, qu'on vous aime sincèrement. N'est-ce pas vrai ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Vous avez raison.

KHLESTAKOV. — Je suis très heureux, voyez-vous, que vous soyez de mon avis. Cela peut paraître bizarre, mais que voulez-vous, je suis ainsi. (*Le regardant droit dans les yeux. À part.*) Et si je lui demandais quelques billets à ce directeur ? (*Haut.*) Figurez-vous qu'il m'arrive une drôle d'histoire, j'ai dépensé tout mon argent en cours de route. Ne pourriez-vous pas m'avancer 300 roubles ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Mais, parfaitement ! J'en serai ravi. Tenez, permettez. Je suis à votre entière disposition.

KHLESTAKOV. — Je vous suis très reconnaissant ! Car, voyez-vous, je déteste me refuser quoi que ce soit en cours de route, et au nom de quoi, après tout ? N'est-ce pas vrai ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Si, parfaitement. (*Il se lève et se met au garde-à-vous.*) Je n'ose plus vous importuner par ma présence. N'auriez-vous aucune remarque à faire en ce qui concerne le service des postes ?

KHLESTAKOV. — Non, non, aucune.

Le Directeur des postes salue et sort.

KHLESTAKOV, *allumant un cigare.* — Ce Directeur des postes me semble, lui aussi, un excellent homme ; en tout cas ; il est très serviable. J'aime bien ce genre de gens.

SCÈNE V

Khlestakov et Louka, qui est presque projeté hors de la porte.

On entend distinctement derrière lui : « Vas-y, n'aie pas peur ! »

LOUKA, *tremblant, se met au garde-à-vous.* — J'ai l'honneur de me présenter : conseiller titulaire Khlopov, inspecteur des écoles.

KHLESTAKOV. — Ah ! soyez le bienvenu ! Asseyez-vous, asseyez-vous ! Voulez-vous un cigare ?

Il lui offre un cigare.

LOUKA, *à part, hésitant.* — En voilà une histoire ! Je n'avais pas prévu cela. Prendre ou ne pas prendre ?

KHLESTAKOV. — Prenez, voyons, prenez, c'est un bon cigare. Évidemment, ce n'est pas comme à Pétersbourg. Là-bas, mon cher, je fumais des cigares à 25 roubles le cent, c'est à s'en lécher les doigts. Tenez, voilà du feu, fumez-moi cela. (*Louka Loukitch essaie de fumer et tremble de tous ses membres.*) Mais vous le tenez par le mauvais bout !

LOUKA, *effrayé, laisse tomber son cigare, crache, et avec un geste de désespoir. À part.* — Que le diable emporte ma timidité !

KHLESTAKOV. — Vous n'êtes pas amateur de cigare, à ce que je vois. Moi, je l'avoue, c'est mon faible... Ça, et le beau sexe. Le beau sexe ne me laisse jamais indifférent. Et vous ? Lesquelles préférez-vous, les brunes ou les blondes ? (*Louka, perplexe, ne*

sait que répondre.) Allons, dites-moi franchement… Brunes ou blondes ?

LOUKA. — Je n'ose pas…

KHLESTAKOV. — Non, non, pas de faux-fuyants. Je tiens absolument à connaître votre goût.

LOUKA. — Je me permettrai de vous avouer… (*À Part*.) Ah ! je ne sais plus ce que je raconte.

KHLESTAKOV. — Ah ! ah ! Vous ne voulez rien dire ! Sans doute quelque petite brunette vous a déjà joué un tour à sa façon. Allons, convenez-en ! (*Louka se tait*.) Ah ! ah ! vous rougissez ! Vous voyez ! Pourquoi ne parlez-vous pas ?

LOUKA, *intimidé*. — Intimidé, Votre Exce… Votre Alte… (*À part*.) Ah ! maudite langue, tu me perds !

KHLESTAKOV. — Vous êtes intimidé ? En effet, dans mes yeux, il y a quelque chose d'intimidant. En tout cas, je sais qu'aucune femme ne peut y résister. N'est-ce pas ?

LOUKA. — Parfaitement.

KHLESTAKOV. — Il m'arrive une drôle d'histoire. J'ai dépensé tout mon argent en cours de route, ne pourriez-vous pas me prêter 300 roubles ?

LOUKA, *à part, fouillant dans ses poches*. — Mon Dieu, pourvu que je les aie. Ah ! les voilà, les voilà…

Il sort les billets et les offre à Khlestakov.

KHLESTAKOV. — Je vous remercie.

LOUKA, *au garde-à-vous*. — Je n'ose plus vous importuner...

KHLESTAKOV. — C'est cela, au revoir !

LOUKA, *qui sort presque en courant*. — Ah ! Dieu merci... J'espère qu'il ne visitera pas l'école !

SCÈNE VI

Khlestakov et Artème, qui entre et se fige au garde-à-vous.

ARTÈME. — J'ai l'honneur de me présenter : conseiller de cour Zemlianika, surveillant des établissements de bienfaisance.

KHLESTAKOV. — Bonjour, prenez place, je vous prie.

ARTÈME. — J'ai eu l'honneur de vous accompagner et de vous recevoir personnellement dans les établissements confiés à ma surveillance.

KHLESTAKOV. — Ah ! oui, je me souviens. Vous nous avez régalés d'un excellent déjeuner.

ARTÈME. — Toujours heureux de me dévouer au service du pays !

KHLESTAKOV. — Je l'avoue, c'est mon faible, j'aime la bonne chère. Mais, dites-moi, je vous prie, il me semble qu'hier vous étiez un peu plus petit de taille, n'est-ce pas vrai ?

ARTÈME. — C'est fort possible. (*Après un silence.*) Je peux dire que je n'épargne pas mes forces et me consacre entièrement au service de mes fonctions. (*Se rapprochant et continuant à mi-voix.*) Ce n'est pas comme le Directeur des postes, qui ne fiche absolument rien ; toutes ses affaires sont en souffrance... on retient les paquets, veuillez vous en assurer vous-même. Le juge aussi, qui était là il y a un instant, il ne fait que courir le lièvre ; il tient ses chiens dans le prétoire et sa conduite — s'il faut tout vous dévoiler, et pour le bien du pays je suis obligé de le faire, quoiqu'il soit mon parent et ami — sa conduite est des plus condamnables. Il y a ici un propriétaire, un certain Dobtchinski que vous avez eu l'occasion de voir ; eh bien, dès que ce

Dobtchinski quitte sa maison, l'autre est déjà là, auprès de sa femme. Je suis prêt à le témoigner… Tenez, regardez ses enfants, il n'y en a pas un qui ressemble à Dobtchinski, mais tous, jusqu'à sa petite dernière, c'est le juge tout craché.

KHLESTAKOV. — Ah ! bah ! Vraiment, je ne l'aurais jamais cru.

ARTÈME. — Jusqu'à l'Inspecteur scolaire… je me demande comment le gouvernement a pu le charger d'une telle fonction, c'est pire qu'un jacobin, il inculque à la jeunesse des principes si détestables qu'il est difficile même de les exprimer. Si vous le désirez, je peux vous exposer tout cela par écrit !

KHLESTAKOV. — C'est cela, c'est cela, par écrit ! Cela me sera très agréable. Quand je m'ennuie, vous savez, j'aime bien lire quelque chose de drôle… Comment vous appelez-vous, j'oublie toujours.

ARTÈME. — Zemlianika.

KHLESTAKOV. — Ah ! oui, Zemlianika ! Et dites-moi, je vous prie, avez-vous des enfants ?

ARTÈME. — Mais oui ! J'en ai cinq, dont deux déjà grands.

KHLESTAKOV. — Ah ! bah ! Déjà grands ! Et comment sont-ils… je veux dire… comment…

ARTÈME. — Vous désirez sans doute savoir comment on les appelle ?

KHLESTAKOV. — Oui, comment les appelez-vous ?

ARTÈME. — Nicolas, Ivan, Élisabeth, Marie et perpétue.

KHLESTAKOV. — Cela, c'est bien.

ARTÈME. — N'osant pas abuser plus longtemps des instants consacrés à de si hauts devoirs…

Il salue et se dirige vers la porte.

KHLESTAKOV, *l'accompagnant.* — Mais pas du tout ! C'est très drôle ce que vous m'avez raconté. Et s'il vous plaît une autre fois… je vous en prie… J'aime beaucoup cela. (*Il revient et, ouvrant la porte, crie :)* Eh ! dites, comment donc ? J'oublie toujours votre nom ?

ARTÈME. — Artème Philippovitch Zemlianika.

KHLESTAKOV. — Rendez-moi ce service, Artème Philippovitch, il m'arrive une drôle d'histoire, j'ai dépensé tout mon argent en cours de route. N'auriez-vous pas… 400 roubles à me prêter ?

ARTÈME. — Si, je les ai.

KHLESTAKOV. — Voyez comme cela tombe bien. Je vous remercie infiniment.

SCENE VII

Khlestakov, Dobtchinski et Bobtchinski.

BOBTCHINSKI. — J'ai l'honneur de me présenter : habitant de cette ville, Pierre, fils d'Ivan Bobtchinski.

DOBTCHINSKI. — Propriétaire foncier, Pierre, fils d'Ivan Dobtchinski.

KHLESTAKOV. — Ah ! mais je vous ai déjà vus... C'est vous qui êtes tombé, il me semble. Alors, comment va votre nez ?

BOBTCHINSKI. — Dieu merci ! Ne vous inquiétez pas ! C'est déjà sec, complètement sec.

KHLESTAKOV. — Déjà sec ? C'est très bien. J'en suis ravi... (*D'un ton brusque*.) Avez-vous de l'argent ?...

DOBTCHINSKI. — De l'argent ? Comment de l'argent ?

KHLESTAKOV. — ... À me prêter. Un millier de roubles ?

BOBTCHINSKI. — Mon Dieu, je n'aurai pas une telle somme... Et vous, Pierre Ivanovitch ?

DOBTCHINSKI. — Je n'en ai pas sur moi. Tout mon argent, si vous désirez le savoir, est placé à la Caisse de bienfaisance.

KHLESTAKOV. — Alors, si vous n'avez pas les 1 000, donnez-moi une centaine de roubles.

BOBTCHINSKI, *fouillant ses poches*. — Vous n'auriez pas 100 roubles, Pierre Ivanovitch ? Moi je n'en ai que 40 en billets de banque.

DOBTCHINSKI, *regardant dans son portefeuille.* — 25 roubles seulement.

BOBTCHINSKI. — Cherchez un peu mieux, Pierre Ivanovitch. Vous avez, je le sais, une petite fente dans la poche droite, cela s'est peut-être glissé là-dedans.

DOBTCHINSKI. — Non, vraiment, je ne trouve rien, même dans la fente.

KHLESTAKOV. — Tant pis, cela ne fait rien. C'était simplement en passant. Donnez-moi toujours 65 roubles... cela n'a pas d'importance.

Il prend l'argent.

DOBTCHINSKI. — Puis-je me permettre de vous adresser une requête au sujet d'une affaire très délicate ?

KHLESTAKOV. — Quoi donc ?

DOBTCHINSKI. — C'est une affaire extrêmement délicate. Mon fils aîné, voyez-vous, est venu au monde avant mon mariage.

KHLESTAKOV. — Ah ! oui...

DOBTCHINSKI. — C'est-à-dire, c'est une façon de parler, car il a été conçu par moi, exactement comme si le mariage avait eu lieu, et d'ailleurs j'ai légalisé la situation par la suite en me mariant officiellement. Eh bien, j'aurais désiré, voyez-vous, qu'il devînt véritablement mon fils légitime, qu'il pût porter mon nom, Dobtchinski.

KHLESTAKOV. — Eh bien, qu'il le porte, je n'y vois pas d'inconvénient.

DOBTCHINSKI. — Je ne vous aurais pas importuné, mais il est tellement doué... Ce gamin est plein de promesses. Il récite par cœur toutes sortes de poésies. Dès qu'un canif lui tombe sous la main, il se met à vous fabriquer des petits chariots avec une adresse stupéfiante. Pierre Ivanovitch pourrait vous le dire...

BOBTCHINSKI. — Oui, en effet, il est très doué.

KHLESTAKOV. — Bien, bien ! J'en fais mon affaire, j'en parlerai... j'espère que... enfin, tout s'arrangera, oui, oui... (*À Bobtchinski :*) Et vous, vous n'avez rien à me dire ?

BOBTCHINSKI. — Oh ! si, j'ai une très humble prière à vous adresser.

KHLESTAKOV. — Qu'est :-ce que c'est ?

BOBTCHINSKI. — Je vous demanderai très humblement, lorsque vous irez à Pétersbourg, dites là-bas à tous les grands seigneurs, aux sénateurs, aux amiraux, dites-leur : « Voilà, Votre Excellence ou Votre Altesse, dans telle ville vit un certain Pierre Ivanovitch Bobtchinski. » Oui, rien que cela : « vit un certain Pierre Ivanovitch Bobtchinski ».

KHLESTAKOV. — Très bien.

BOBTCHINSKI. — Et si par hasard vous rencontrez l'empereur, dites à l'empereur aussi : « Voilà, Sire, dans telle ville vit un certain Pierre Ivanovitch Bobtchinski. »

KHLESTAKOV. — Je n'y manquerai pas.

DOBTCHINSKI. — Excusez d'avoir abusé de votre patience.

BOBTCHINSKI. — Excusez d'avoir abusé de votre patience.

KHLESTAKOV. — Mais non, nullement ! Je suis enchanté. (*Il les reconduit*.)

SCÈNE VIII

Khlestakov, seul.

KHLESTAKOV. — Il y a ici beaucoup de fonctionnaires. J'ai l'impression qu'ils me prennent tous pour un homme d'État. J'ai dû leur faire une grande impression, hier après dîner. Quels imbéciles ! Si j'écrivais tout cela à mon ami Triapitchkine à Pétersbourg. Il s'amuse à torcher des articles, il les arrangera aux petits oignons. Eh ! Ossip ! donne-moi du papier et de l'encre ! (*Ossip passe la tête à la porte, et dit :* « Tout de suite. ») Et quand on tombe entre les pattes de Triapitchkine, gare ! Pour un bon mot, il n'épargnerait ni père ni mère ; de plus, il n'est pas insensible à l'argent. Par ailleurs, il faut le reconnaître, ces fonctionnaires sont de braves gens, c'est très gentil de leur part de m'avoir prêté de l'argent. Voyons, si je comptais un peu. De la part du Juge, 300, du Directeur des postes, 300, 600, 700, voilà un billet graisseux… 800, 900… Oh ! oh ! on dépasse les 1000… Si maintenant j'avais la chance de te coincer derrière un tapis vert, mon capitaine, tu verrais alors de nous deux qui aurait le dessus !

SCÈNE IX

Khlestakov et Ossip, qui entre avec de l'encre et du papier.

KHLESTAKOV. — Eh bien, tu vois, imbécile, comme on nous traite, comme on nous reçoit !

Il écrit.

OSSIP. — Oui, Dieu merci, il n'y a rien à dire ! Seulement, croyez-moi, Ivan Alexandrovitch...

KHLESTAKOV. — Quoi ?

OSSIP. — Partez d'ici ! Je vous jure qu'il est temps.

KHLESTAKOV, *écrivant*. — Quelle idiotie ! Pourquoi ?

OSSIP. — Comme cela ! Que Dieu les bénisse tous ! Vous avez eu deux jours de bon temps. Cela suffit maintenant. Pourquoi vous lier avec eux ? Laissez-les tomber ! On ne sait jamais ! Si quelqu'un d'autre allait arriver... Je vous assure, Ivan Alexandrovitch ! Et les chevaux sont fameux ici ; on pourrait s'en payer du voyage !...

KHLESTAKOV, *continuant à écrire*. — Non, j'ai encore envie de rester. On verra demain.

OSSIP. — Demain, demain ! Je vous assure, partons, Ivan Alexandrovitch ! C'est un grand honneur pour vous, mais quand même, il vaut mieux filer tout de suite, croyez-moi ; on vous a pris pour quelqu'un d'autre, c'est clair... Votre père aussi sera furieux si vous tardez trop. Croyez-moi, on en ferait du voyage ! On vous donnera ici des chevaux formidables !

KHLESTAKOV, *écrivant.* — Eh bien, soit ! Seulement, porte-moi d'abord cette lettre, tu en profiteras pour demander la feuille de route. Mais veille à ce qu'on nous donne de bons chevaux ! Tu diras aux cochers qu'il y aura un bon pourboire, qu'ils nous mènent un train d'enfer et qu'ils nous chantent des chansons ! (*Continuant à écrire.*) J'imagine la tête de Triapitchkine, il va en crever de rire...

OSSIP. — Je la ferai porter par quelqu'un d'ici, et moi je ferais mieux de faire la malle pour ne pas perdre temps.

KHLESTAKOV. — Comme tu veux. Mais apporte une bougie.

OSSIP *sort, mais on entend sa voix en coulisse.* — Eh ! écoute, vieux ! C'est pour porter une lettre à la poste. Dis au directeur qu'il l'accepte sans argent et qu'il nous envoie tout de suite son meilleur attelage. Tu lui diras qu'on ne paiera pas, que c'est au compte du gouvernement. Et que ce soit fait en vitesse, sinon mon maître se fâchera. Attends, la lettre n'est pas encore prête.

KHLESTAKOV, *continuant à écrire.* — Je serais curieux de savoir où il habite à présent : rue de la Poste ou rue des Pois. C'est que lui aussi aime assez à déménager sans payer le terme. Ma foi, je vais toujours lui écrire rue de la Poste.

Il plie la lettre et écrit l'adresse. Ossip apporte une bougie. Khlestakov cachette la lettre. On entend la voix de Dierjimorda.

LA VOIX DE DIERJIMORDA. — Où que tu vas, vieille barbe ? On te dit que c'est interdit d'entrer.

KHLESTAKOV, *donnant la lettre à Ossip.* — Tiens, porte cela.

LA VOIX D'UN MARCHAND. — Laisse-nous passer, petit père, vous ne pouvez pas nous refuser ; on vient pour affaire !

LA VOIX DE DIERJIMORDA. — Allez, fichez le camp. Il ne reçoit pas ; il dort !

Le bruit augmente.

KHLESTAKOV. — Qu'est-ce qui se passe, Ossip ? Va voir pourquoi tout ce vacarme.

OSSIP, *regardant par la fenêtre*. — C'est des marchands qui veulent entrer, et l'agent les repousse. Ils agitent des papiers, sans doute veulent-ils vous voir.

KHLESTAKOV, *à la fenêtre*. — Qu'est-ce qu'il y a, mes amis ?

LA VOIX DES MARCHANDS. — On vient solliciter ta grâce, seigneur, ne nous refuse pas, accepte notre requête !

On voit des pétitions qui s'agitent au bas de la fenêtre. Khlestakov prend une des pétitions aperçues à la fenêtre.

KHLESTAKOV. — Laissez passer ! Qu'ils entrent. Ossip, dis-leur qu'ils viennent. (*Ossip sort. Khlestakov reçoit les pétitions par la fenêtre, en déplie une et lit :*) « À Son Altesse Sérénissime le monsieur des Finances de la part du marchand Abdouline. » Qu'est-ce que c'est que cela ? On n'a jamais vu un titre pareil !

SCÈNE X

Khlestakov et les marchands, qui entrent avec un panier de vin, deux pains de sucre, un plateau, une corde.

KHLESTAKOV. — Qu'est-ce qu'il y a, mes amis ?

LES MARCHANDS. — Nous saluons bien bas Votre Excellence.

KHLESTAKOV. — Que désirez-vous ?

LES MARCHANDS. — Aie pitié, seigneur ! On nous fait subir les pires persécutions.

KHLESTAKOV. — Qui donc ?

UN DES MARCHANDS. — Toujours le même, le gouverneur d'ici.

DEUXIÈME MARCHAND. — On n'a jamais vu, seigneur, un gouverneur pareil ! Il nous fait tant de misères qu'il est impossible de les décrire.

PREMIER MARCHAND. — Il nous accable de réquisitions, autant se mettre la corde au cou tout de suite. Il n'a aucune conduite. Il nous tire la barbe et nous traite de sale Tartare. Tel que !

DEUXIÈME MARCHAND. — Si encore nous lui avions fait quelque chose, mais on se conduit toujours correctement ; tout ce qu'il lui faut pour les robes de sa femme et de sa fille, on le lui donne sans lésiner. Mais pour lui, ce n'est jamais assez. Vrai !

PREMIER MARCHAND. — Il entre dans la boutique et ramasse tout ce qui lui tombe sous la main. Il voit une pièce de drap : « Voilà du bon drap », qu'il dit, « tu vas me la faire porter. »

DEUXIÈME MARCHAND. — Une pièce d'au moins cinquante aunes, et l'on est forcé de s'exécuter.

KHLESTAKOV. — Pas possible ! Mais c'est un véritable gredin !

TOUS. — Tel que.

DEUXIÈME MARCHAND. — On n'a jamais vu un gouverneur pareil ! Dès qu'on l'aperçoit, on cache tout dans la boutique ; s'il ne prenait que des choses délicates mais jusqu'à des saloperies ; des pruneaux qui sont restés dans leur tonneau depuis sept ans, dont mon garçon de boutique ne voudrait même pas, il s'en met plein les poches !

PREMIER MARCHAND. — Sa fête, c'est la Saint-Antoine ; on lui apporte de tout ce jour-là, on ne peut pas dire, il est vraiment comblé, eh bien, non, cela ne suffit pas. Il dit que la Sainte-Onufre c'est aussi sa fête Il faut fêter encore la Sainte-Onufre.

KHLESTAKOV. — Mais c'est tout bonnement un voleur !

TOUS. — Tel que.

DEUXIÈME MARCHAND. — Et si l'on essaie de protester il installe chez vous tout un régiment de cosaques, ou bien il vous fait fermer boutique. « Je ne te fouetterai pas, qu'il dit, je ne te ferai pas torturer puisque c'est interdit par la loi, mais, toi, mon gaillard, tu me boufferas du hareng saur ! »

KHLESTAKOV. — Quel gredin, mais il mérite la Sibérie !

TOUS. — Que Ta Grâce l'envoie où elle voudra, cela sera toujours bien, pourvu que ce soit loin d'ici.

DEUXIÈME MARCHAND. — Ne dédaigne pas nos hommages, Excellence, accepte ces pains de sucre et ce panier de vin.

KHLESTAKOV. — Non, non, ne croyez pas cela ; je ne prends jamais de pots-de-vin. Par contre, si vous vouliez, par exemple, me prêter 300 roubles, ce serait autre chose ; je peux toujours accepter un prêt.

DEUXIÈME MARCHAND. — Certainement, Excellence. (*Sortant des billets de banque.*) Mais pourquoi 300 ? Prends-en tout de suite 500, viens-nous seulement en aide.

KHLESTAKOV. — Si vous voulez, du moment que c'est un prêt, je ne dis rien, j'accepte.

DEUXIÈME MARCHAND, *lui offrant l'argent sur un plat d'argent.* — Faites-nous plaisir, acceptez le plateau avec !

KHLESTAKOV. — Eh bien, va pour le plateau !

PREMIER MARCHAND, *saluant.* — Prenez donc en même temps le sucre...

KHLESTAKOV. — Non, non, pas de pot-de-vin !

OSSIP — Excellence, pourquoi n'acceptez-vous pas ? Prenez ! En route, cela peut toujours servir. Allez, amène par ici ! Tout : les pains de sucre, le panier et le reste, rien ne sera perdu ! Qu'est-ce que tu as là ? Une ficelle ? Amène la ficelle, une ficelle

peut toujours servir : on ne sait jamais, en route, quelque chose peut casser !

PREMIER MARCHAND. — Alors, faites-nous cette grâce, Votre Excellence, si jamais vous ne nous aidez pas, on ne sait pas ce qu'on deviendra.

TOUS. — Autant se mettre la corde au cou tout de suite !

KHLESTAKOV. — Certainement, certainement ! Je ferai pour le mieux.

Les Marchands sortent. On entend une voix de femme.

LA VOIX DE FEMME. — Non, tu n'oseras pas m'empêcher d'entrer ! Je me plaindrai à lui-même ! Ne pousse pas comme cela, tu me fais mal !

KHLESTAKOV. — Qu'est-ce que c'est ? (*Il s'approche de la fenêtre*.) Qu'est-ce qu'il y a, la mère ?

VOIX DE DEUX FEMMES. — Grâce, justice ! Ordonne qu'on nous laisse passer, Excellence !

KHLESTAKOV. — Qu'on les laisse entrer.

SCÈNE XI

Khlestakov, la femme du serrurier et la femme du sous-officier.

LA FEMME DU SERRURIER, *saluant très bas.* — Ayez pitié !

LA FEMME DU SOUS-OFFICIER. — Grâce, Excellence !

KHLESTAKOV. — Mais qui êtes-vous ?

LA FEMME DU SOUS-OFFICIER. — La femme du sous-officier Ivanov.

LA FEMME DU SERRURIER. — La femme du serrurier Févronia Pétrovna Pochliopkina, mon père.

KHLESTAKOV. — Attends. Parle la première, toi ! Qu'est-ce que tu veux ?

LA FEMME DU SERRURIER. — Je demande grâce, justice contre le gouverneur, seigneur ! Que Dieu l'accable de tous les maux, le bandit ! lui et ses enfants, ses oncles et tantes, s'il en a !

KHLESTAKOV. — Pour quelle raison ?

LA FEMME DU SERRURIER. — Il a fait partir mon mari dans l'armée, le gredin ! Ce n'était pas son tour et la loi le défend puisqu'il était marié.

KHLESTAKOV. — Mais comment a-t-il pu le faire ?

LA FEMME DU SERRURIER. — Il l'a fait, le gredin, il l'a fait ! Que le bon Dieu le frappe dans ce monde et dans l'autre, que

sa tante, s'il en a une, attrape la vermine et que son père, s'il vit encore, crève ou s'étrangle pour l'éternité, la canaille ! C'était au fils du tailleur de partir, avec cela que c'était un pochard ; mais ses parents lui ont fait un riche cadeau, alors il s'est rejeté sur le fils de la marchande Pantéléiéva, et la Pantéléiéva envoie trois pièces de toile à sa femme, alors il s'est tourné vers moi. « Qu'est-ce que cela te fait, qu'il me dit, qu'on prenne ton mari ?... il ne te sert plus à rien. » — Mais moi, je le sais, s'il me sert ou s'il me sert pas ; c'est mon affaire cela, espèce de gredin ! — « C'est un voleur, qu'il dit, bien qu'il n'ait pas encore volé, c'est tout comme, il volera un jour, de toutes façons, il faudra qu'il parte l'année prochaine comme recrue ! » — Et moi, qu'est-ce que je vais faire sans mari, gredin que tu es ! Je suis sans défense, moi, espèce de salaud ! Que toute ta lignée soit privée de la lumière du jour, et que ta belle-mère, si tu en as une... »

KHLESTAKOV. *Il l'accompagne jusqu'à la porte.* — C'est bon ! C'est bon ! Et toi ?

LA FEMME DU SERRURIER, *en s'en allant.* — Ne m'oublie pas, mon père, sois miséricordieux !

LA FEMME DU SOUS-OFFICIER. — C'est contre le gouverneur, mon petit père, que je viens !

KHLESTAKOV. — De quoi s'agit-il ? Parle, mais sois brève !

LA FEMME DU SOUS-OFFICIER. — Il m'a fait fouetter, mon petit père !

KHLESTAKOV. — Comment cela ?

LA FEMME DU SOUS-OFFICIER. — Par erreur ! Nos femmes se sont battues au marché, et la police est arrivée trop tard. Alors c'est moi qu'on a empoignée. Ils m’ont si bien arrangée que je n'ai pas pu m'asseoir pendant deux jours.

KHLESTAKOV. — Et alors, qu'est-ce qu'on peut y faire ?

LA FEMME DU SOUS-OFFICIER. — Pour y faire, on ne peut rien y faire, évidemment ! Mais pour l'erreur, fais-lui payer une indemnité. Je ne peux pas refuser cette chance, j'ai besoin d'argent en ce moment.

KHLESTAKOV. — Bien, bien. Allez ! Je m'en occuperai. (*Des mains paraissent à la fenêtre, tendant des pétitions.*) Qu'est-ce qu'il y a encore ? (*Il s'approche de la fenêtre.)* Non, non, je ne veux plus ! Inutile ! Inutile ! (*Il se retire.*) Ils m'ennuient à la fin ! Ne laisse plus entrer, Ossip !

OSSIP, *criant par la fenêtre*. — Allez, allez ! On n'a pas le temps. Revenez demain ! (*La porte s'ouvre et l'on aperçoit une figure vêtue d'un long manteau, mal rasée, avec une lèvre enflée et la joue bandée. Derrière, quelques autres personnages se profilent au second plan.)* Dehors, dehors ! On n'entre pas !

Il repousse le premier et sort avec lui en fermant la porte.

SCÈNE XII

Khlestakov et Maria.

MARIA. — Ah !

KHLESTAKOV. — Qu'est-ce qui vous a fait si peur, mademoiselle ?

MARIA. — Moi, je n'ai pas eu peur.

KHLESTAKOV, *faisant des grâces*. — Permettez, mademoiselle, je suis au contraire très flatté que vous m'ayez pris pour quelqu'un qui pourrait… Oserai-je vous demander où vous aviez l'intention d'aller ?

MARIA. — Vraiment, je n'allais nulle part.

KHLESTAKOV. — Et pourquoi, s'il vous plaît, n'alliez-vous nulle part ?

MARIA. — Je pensais que maman était peut-être ici.

KHLESTAKOV. — Non. Je voudrais savoir pourquoi vous n'alliez nulle part ?

MARIA. — Je vous ai dérangé. Vous étiez pris par des affaires importantes.

KHLESTAKOV, *même jeu*. — Il n'y a pas d'affaires importantes qui vaillent vos yeux, mademoiselle ! Vous ne pouvez nullement me déranger, d'aucune manière ; au contraire, vous ne pouvez que me faire plaisir

MARIA. — Vous vous exprimez comme à la capitale.

KHLESTAKOV. — Mais c'est pour une aussi exquise personne que vous ! Oserai-je avoir le bonheur de vous offrir une chaise ? Mais que dis-je, ce n'est pas une chaise qu'il vous faudrait, c'est un trône !

MARIA. — Vraiment, je ne sais... il faudrait que je m'en aille.

Elle s'assied.

KHLESTAKOV. — Vous avez un charmant petit fichu...

MARIA. — Vous raillez ! Vous voulez seulement vous moquer d'une pauvre provinciale.

KHLESTAKOV. — Ah ! mademoiselle, comme je voudrais être ce fichu pour entourer votre col de lis !

MARIA. — Je ne comprends pas du tout de quoi vous parlez... De quel fichu... Quel drôle de temps aujourd'hui !

KHLESTAKOV. — Vos petites lèvres, mademoiselle, valent mieux que n'importe quel temps.

MARIA. — Vous me dites des choses... Je vous demanderai de m'écrire plutôt quelques vers sur mon album en souvenir. Vous devez en savoir beaucoup.

KHLESTAKOV. — Pour vous, mademoiselle, je ferais n'importe quoi. Exigez ! Quels vers voulez-vous ?

MARIA. — N'importe. De ces vers qui sont beaux et nouveaux.

KHLESTAKOV. — Des vers ! Mais j'en connais tant !

MARIA. — Alors, dites-moi ceux que vous m'écrirez.

KHLESTAKOV. — Pourquoi faire ? Puisque je les connais !

MARIA. — Je les aime tellement…

KHLESTAKOV. — C'est que j'en ai de toutes sortes. Tenez, ne serait-ce que ceci, par exemple : « Oh ! toi qui dans la douleur te plains vainement de Dieu », et tant d'autres… Ils ne me reviennent pas sur le moment ; d'ailleurs, cela n'a pas d'importance. Je voudrais plutôt vous entretenir de mon amour, de mon amour que vos regards…

Il rapproche sa chaise.

MARIA. — L'amour ! je ne comprends pas ce que c'est. L'amour, je n'ai jamais su ce que c'était.

Elle éloigne sa chaise.

KHLESTAKOV. — Pourquoi éloignez-vous votre chaise ? Nous serions mieux assis l'un près de l'autre.

MARIA, *éloignant sa chaise.* — Pourquoi près ? Nous sommes aussi bien en étant loin.

KHLESTAKOV, *se rapprochant.* — Pourquoi loin ? Nous sommes aussi bien en étant près !

MARIA, *s'éloignant.* — À quoi bon ?

KHLESTAKOV. — Il vous semble que nous sommes près, mais vous n'avez qu'à vous imaginer que nous sommes loin… Comme je serais heureux, mademoiselle de vous serrer dans mes bras !

MARIA, *regardant par la fenêtre.* — Tiens… J'ai cru voir passer un oiseau ! Serait-ce une pie ou bien…

KHLESTAKOV, *lui baisant l'épaule et regardant par la fenêtre.* — C'est une pie.

MARIA, *se levant, furieuse.* — Ah ! non, cela va trop loin. Quelle impudence !

KHLESTAKOV, *la retenant.* — Excusez-moi, mademoiselle, je l'ai fait par amour, uniquement par amour

MARIA, *essayant de se dégager.* — Vous me prenez pour une provinciale.

KHLESTAKOV, *la retenant toujours.* — Par amour je vous jure que c'était par amour. J'ai voulu plaisanter, Maria Antonovna, ne vous fâchez pas. Je suis prêt à vous demander pardon à genoux. (*Il tombe à genoux*) Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Vous voyez je suis à genoux !

SCÈNE XIII

Les mêmes et Anna.

ANNA, *voyant Khlestakov à genoux.* — Ah ! quel tableau !

KHLESTAKOV, *se relevant.* — Ah ! nom d'un chien !

ANNA— Qu'est-ce que cela veut dire, mademoiselle ? En voilà une conduite !

MARIA. — Mais, maman...

ANNA. — Hors d'ici, tu entends ! Allez, va-t'en... Et que je ne te voie plus. (*Maria sort en pleurs.)* Excusez-moi, monsieur, mais, je l'avoue, je suis tellement et étonnée...

KHLESTAKOV, *à part.* — Mais elle est très appétissante, la mère, et pas mal du tout. (*Tombant à genoux.*) Madame, vous voyez, je brûle d'amour.

ANNA. — Comment, vous, à genoux ? Mais relevez-vous ! Le parquet n'est pas seulement balayé !

KHLESTAKOV. — Non, à genoux, je resterai à genoux ; je veux savoir ce qui m'attend, la vie ou la mort.

ANNA. — Permettez, je ne comprends pas encore le sens exact de vos paroles. Si je ne me trompe, vous me faites une déclaration au sujet de ma fille ?

KHLESTAKOV. — Non, je suis amoureux de vous. Ma vie ne tient qu'à un fil. Si vous ne couronnez pas cet amour éternel, je suis indigne de l'existence terrestre. La flamme au cœur, je vous demande votre main.

ANNA. — Permettez-moi de vous faire remarquer que je suis en quelque sorte… je suis mariée.

KHLESTAKOV. — Cela n'a pas d'importance. L'amour ne fait pas de distinction, Karamzine l'a dit : « Si les lois nous condamnent, nous nous réfugierons à l'ombre d'un ruisseau. » Votre main, je demande votre main.

SCÈNE XIV

Les mêmes et Maria, qui entre en courant.

MARIA. — Maman, papa a dit que... (*Apercevant Khlestakov à genoux.*) Ah ! quel tableau !

ANNA. — Eh bien quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? En voilà une étourdie ! Tu arrives là comme un chat échaudé ! Qu'as-tu donc trouvé de si extraordinaire ? Qu'est-ce que tu t'es encore imaginé ? Vraiment, on dirait une enfant de trois ans. On ne dirait jamais, jamais que tu as déjà dix-huit ans. Je me demande quand tu deviendras plus raisonnable. Quand tu sauras te conduire en fille bien élevée, quand tu apprendras enfin ce que c'est que les bonnes manières et la maîtrise de soi-même.

MARIA, *en larmes*. — Vraiment, maman, je ne savais pas.

ANNA. — Tu n'as qu'un perpétuel courant d'air dans la tête, tu prends exemple sur les filles de Liapkine-Tiapkine. Qu'as-tu à les regarder ? Tu ne devrais pas les regarder ! Tu as d'autres exemples devant toi ta mère. Voilà les exemples que tu devrais suivre !

KHLESTAKOV, *saisissant la main de la fille*. — Anna Andréievna, ne vous opposez pas à notre bonheur ! Bénissez un amour éternel !

ANNA, *étonnée*. — Comment, c'est elle, que...

KHLESTAKOV. — Décidez, la vie ou la mort !

ANNA. — Eh bien, tu vois, imbécile, tu vois, c'est à cause de toi, espèce de propre à rien, que notre hôte a daigné se mettre à genoux, et toi, tu arrives comme une folle. Vraiment, mais alors

vraiment, tu mériterais que je refuse : tu es indigne d'un tel bonheur.

MARIA. — Je ne le ferai plus, petite maman, je ne le ferai plus jamais.

SCÈNE XV

Les mêmes et le gouverneur, qui entre tout essoufflé.

LE GOUVERNEUR. — Votre Excellence, pitié ! Ne me perdez pas ! je vous en supplie !

KHLESTAKOV. — Qu'avez-vous ?

LE GOUVERNEUR. — Des marchands sont venus se plaindre à Votre Excellence. Sur mon honneur, je vous le jure, il n'y a pas la moitié de vrai dans ce qu'ils ont raconté. C'est eux-mêmes qui trompent et volent le pauvre peuple. La femme du sous-officier vous a menti en disant que je l'ai fait fouetter ; elle a menti, je vous jure qu'elle a menti. C'est elle qui s'est fouettée elle-même.

KHLESTAKOV. — Mais qu'elle aille au diable ! Il s'agit bien de cela !

LE GOUVERNEUR. — Ne les croyez pas ! Ne les croyez pas ! Ce sont de tels menteurs. Un enfant ne les croirait pas. Toute la ville les connaît pour leurs mensonges. Ce sont de tels filous, permettez-moi de vous le dire, que jamais des filous pareils n'ont existé au monde.

ANNA — Sais-tu l'honneur que nous fait Ivan Alexandrovitch ? Il demande la main de notre fille !

LE GOUVERNEUR. — De qui ? De qui ? Tu as complètement perdu la tête, ma pauvre mère. Excusez-la, Excellence, ne vous fâchez pas, elle est un peu dérangée, cela lui vient de sa mère.

KHLESTAKOV. — Mais c'est exact, je demande sa main. Je suis amoureux.

LE GOUVERNEUR. — Je ne peux pas le croire, Excellence.

ANNA. — Mais puisqu'on te le dit !

KHLESTAKOV. — Je ne plaisante pas. L'amour peut me faire perdre la raison.

LE GOUVERNEUR. — Je n'ose croire... Je suis indigne d'un tel honneur.

KHLESTAKOV. — Si vous ne consentez pas à m'accorder la main de Maria Antonovna, le diable m'emporte, je ne réponds pas de moi...

LE GOUVERNEUR. — Je ne peux pas le croire ; vous voulez plaisanter, Excellence !

ANNA. — Quelle tête de mule ! Mais puisqu'on te le répète.

LE GOUVERNEUR. — Je ne peux pas le croire.

KHLESTAKOV. — Donnez-la ! Donnez-la-moi ! Je suis un homme terrible, résolu à tout ; quand je me serai brûlé la cervelle, on vous traînera devant les tribunaux.

LE GOUVERNEUR. — Oh ! mon Dieu ! Je ne suis coupable ni de chair ni d'esprit. Ne vous fâchez pas ! Veuillez faire comme il plaira à Votre Grâce. Vraiment je n'ai plus la tête à moi. Je ne comprends plus rien à ce qui se passe. Je n'ai jamais été aussi idiot de ma vie.

ANNA. — Allons, donne-leur ta bénédiction.

Khlestakop s'approche avec Maria.

LE GOUVERNEUR. — Que Dieu vous bénisse ! Mais je n'y suis pour rien. (*Khlestakov échange un baiser avec Maria ; le Gouverneur les regarde.)* Diable ! Mais, en effet ! (*Il se frotte les yeux*.) Ils s'embrassent, mais oui, ils s'embrassent. Ils sont fiancés pour de bon. (*Il crie en bondissant de joie :*) Ah ! Anton ! Ah ! Anton ! Ah ! le Gouverneur ! Voilà maintenant où nous en sommes !

SCÈNE XVI

Les mêmes et Ossip.

OSSIP — Les chevaux sont prêts.

KHLESTAKOV. — Bon... je viens.

LE GOUVERNEUR. — Comment ? Vous partez ?

KHLESTAKOV. — Oui, je pars.

LE GOUVERNEUR. — Mais alors quand, je veux dire... Vous avez daigné vous-même, il me semble, faire allusion à un mariage ?

KHLESTAKOV. — Oui, mais... c'est l'affaire d'une minute ; je passe une journée chez mon oncle, un vieillard richissime, et je reviens le lendemain.

LE GOUVERNEUR. — Nous n'osons pas vous retenir, dans l'espoir d'un heureux retour.

KHLESTAKOV. — Mais oui, mais oui, je ne fais qu'aller et venir. Adieu, mon amour... Non, vraiment, je ne sais comment m'exprimer... Adieu, ma chérie...

Il baise la main de Maria.

LE GOUVERNEUR. — N'auriez-vous besoin de rien pour la route ? Vous aviez, semble-t-il, quelque besoin d'argent ?

KHLESTAKOV. — Oh non, pour quoi faire. (*Se ravisant.*) Quoique, après tout, si cela peut vous faire plaisir...

LE GOUVERNEUR. — Combien désirez-vous ?

KHLESTAKOV. — Tenez, vous m'avez déjà donné 200 roubles... c'est-à-dire non, 400. Je ne veux pas profiter de votre erreur. Eh bien, donnez-m'en autant, et cela fera 800 en chiffres ronds.

LE GOUVERNEUR. — Tout de suite. (*Il les sort de son portefeuille.*) Tenez, comme un fait exprès, en billets tout neufs.

KHLESTAKOV. — Mais oui. (*Il prend les billets et les examine.*) Cela c'est bien. À billets neufs, bonheur nouveau, comme on dit.

LE GOUVERNEUR. — Parfaitement.

KHLESTAKOV. — Adieu, Anton Antonovitch ! Très obligé pour votre hospitalité ! Je l'avoue de tout cœur, je n'ai jamais été aussi bien accueilli. Adieu, Anna Andréievna ! Adieu, ma chérie, Maria Antonovna !

Ils sortent. On entend leurs voix en coulisse. Anna et Maria se précipitent à la fenêtre.

LA VOIX DE KHLESTAKOV. — Adieu, ange de mon âme, Maria Antonovna.

LA VOIX DU GOUVERNEUR. — Comment, vous dans une simple voiture de poste ?

LA VOIX DE KHLESTAKOV. — Oui, c'est mon habitude. Les ressorts me donnent mal à la tête.

LA VOIX DU COCHER. — Hooh !

LA VOIX DU GOUVERNEUR. — Il faudrait au moins couvrir la banquette, ne fût-ce que d'un tapis. Voudriez vous que je fasse apporter un tapis ?

LA VOIX DE KHLESTAKOV. — Mais non, pour quoi faire ? Ce n'est rien. Au reste, si vous y tenez, qu'on apporte le tapis.

LA VOIX DU GOUVERNEUR. — Eh ! Avdotia, cours à la remise, sors le meilleur tapis, celui qui est à fond bleu, le persan, fais vite !

LA VOIX DU COCHER. — Hooh !

ANNA. —Quand est-ce que nous aurons le plaisir de vous revoir ?

LA VOIX DE KHLESTAKOV. — Demain ou après-demain.

LA VOIX D'OSSIP. — Ah ! voilà le tapis ! Amène-le, pose-le là ! Maintenant, de ce côté, une botte de foin.

LA VOIX DU COCHER. — Hooh !

LA VOIX D'OSSIP. — De ce côté, je te dis ! Par ici ! encore ! C'est bon. Voilà qui est fameux ! (*Il tapote le tapis avec sa main.*) Maintenant, vous pouvez vous asseoir, Votre Excellence.

LA VOIX DE KHLESTAKOV. — Adieu, Anton Antonovitch !

LA VOIX DU GOUVERNEUR. — Adieu, Votre Excellence !

ANNA *et* **MARIA**, *ensemble*. — Adieu, Ivan Alexandrovitch ! !

LA VOIX DE KHLESTAKOV. — Adieu, petite maman.

LA VOIX DU COCHER. — Hue, mes colombes !

On entend les grelots.

ACTE V

Même décor qu'aux deux actes précédents.

SCÈNE I

Le gouverneur, Anna et Maria.

LE GOUVERNEUR. — Eh bien, Anna Andréievna ? Hein ? T'en serais-tu jamais doutée ? En voilà une chance, nom de nom ! Voyons, avoue-le franchement ; tu n'y aurais jamais pensé même en rêve. Tu n'étais qu'une simple femme d'un gouverneur quelconque et tout d'un coup... crac ! te voilà apparentée avec le dessus du panier.

ANNA. — Pas du tout, je le savais depuis longtemps ! Cela te surprend, toi, parce que tu es un homme simple et que tu n'as jamais vu des gens comme il faut.

LE GOUVERNEUR. — Je suis moi-même un homme comme il faut, ma bonne mère. C'est égal, quand on y réfléchit, Anna Andréievna, nous voilà devenus de drôles d'oiseaux aujourd'hui ! Hein, Anna Andréievna ? Des oiseaux de haut vol, que le diable m'emporte ! Attends un peu, je m'en vais te les régaler maintenant tous ces porteurs de pétitions et de dénonciations ! Eh ! là-bas, quelqu'un. (*Entre un agent.*) Ah ! c'est toi, Dierjimorda. Appelle un peu ici les marchands ! Je leur apprendrai à se plaindre de moi, les canailles ! En voilà une sale engeance de Judas ! Attendez un peu, mes agneaux ! Jusqu'ici je vous en ai fait avaler jusqu'à la moustache, vous en aurez maintenant jusqu'à la barbe ! Tu m'inscriras tous ceux qui sont venus se plaindre de moi et en premier les écrivailleurs, les écrivailleurs qui leur ont tourné leurs pétitions. Et annonce-leur pour qu'ils le sachent : voilà l'honneur que le bon Dieu envoie au gouverneur ; il marie sa fille — non pas à un homme quelconque,

mais à quelqu'un comme le monde n'en a encore jamais vu, et qui peut tout, tout, tout ! Annonce-le bien pour qu'ils le sachent tous ! Gueule-le sur les toits, à son de cloche, n… de D… ! Du moment que c'est un triomphe, que ce soit un vrai triomphe ! (*L'agent sort.*) Alors, Anna Andréievna, hein ? Qu'allons-nous faire à présent, où habiter ? Ici ou Pétersbourg ?

ANNA. — À Pétersbourg, évidemment. Comment veux-tu rester ici ?

LE GOUVERNEUR. — À Pétersbourg, eh bien, va pour Pétersbourg, mais on serait aussi bien ici. Alors en ce cas au diable la préfecture, hein, Anna Andréievna ?

ANNA. — Naturellement, il s'agit bien de cela !

LE GOUVERNEUR. — On pourrait même, qu'en penses-tu, Anna Andréievna, décrocher maintenant un très haut grade, du moment qu'il est à tu et à toi avec les ministres, qu'il fréquente la cour, il pourrait manigancer tout cela et avec le temps je pourrais passer général Qu'en penses-tu, Anna Andréievna, est-ce que je peux passer général ?

ANNA. — Bien sûr, pourquoi pas ?

LE GOUVERNEUR. — Ah ! nom d'un chien ! C'est fameux d'être général ! On te passe en écharpe un cordon sur l'épaule. Quel cordon préfères-tu, Anna Andréievna, le rouge ou le bleu ?

ANNA. — Le bleu, évidemment !

LE GOUVERNEUR. — Sapristi, tu n'y vas pas de main morte ! Moi, je me contenterais bien du rouge. Car sais-tu pourquoi je voudrais être général ? Parce que si par hasard on va en voyage, les aides de camp et les courriers vous galopent devant en gueulant partout : « Des chevaux ! Des chevaux ! » Et aux étapes, servi le premier, tout le monde attend, tous ces

fonctionnaires, capitaines, gouverneurs, et toi tu t'en fiches, tu passes ! Tu dînes chez l'intendant général et le gouverneur est là en train de faire le pied de grue ! Eh, eh, ah, eh ! (*Il est pris d'un fou rire.*) Ah ! que c'est tentant, nom d'un chien.

ANNA. — Toi, tu n'aimes que ce qui est grossier. Tu ne dois pas oublier que, maintenant, il faut changer complètement ton genre de vie. Tes relations ne seront plus de ces juges amateurs de chiens avec qui tu t'amuses à courir le lièvre, ni des Zemlianika quelconques ; non ce seront au contraire des personnes très distinguées, des comtes, rien que des gens du monde. Seulement, je J'avoue, j'ai bien peur pour toi, il t'arrive parfois de lancer un de ces mots qu'on n'entend guère en bonne société.

LE GOUVERNEUR. — Bah, et après ! Un mot ne fait de mal à personne !

ANNA — C'était bon quand tu étais gouverneur, c'est que là-bas la vie est toute différente.

LE GOUVERNEUR. — Oui, il paraît qu'ils ont là-bas deux espèces de petits poissons, des murènes et des éperlans, si fameux que l'eau vous vient à la bouche rien qu'en les voyant.

ANNA. — Il ne pense qu'aux poissons, celui-là ! Et moi, je veux que notre maison soit la première de la capitale, que ma chambre soit tellement parfumée d'ambre qu'on ne puisse y entrer sans avoir à fermer les yeux de plaisir. (*Elle ferme les jeux en respirant avec force.*) Ah ! que c'est bon !

SCÈNE II

Les mêmes et les marchands.

LE GOUVERNEUR. — Ah ! bonjour, mes amis !

LES MARCHANDS, *saluant*. — Nos hommages respectueux, Anton Antonovitch !

LE GOUVERNEUR. — Alors, comment ça va, mes petits agneaux ? Comment va le commerce ? Alors, buveurs de samovars, empileurs d'étoffe, on vient se plaindre ? Espèces de filous, triples bêtes, écumeurs de mer, on se plaint maintenant ? Vous y avez beaucoup gagné, hein ? Vous vous imaginiez qu'on allait me coffrer comme cela ?... Mais savez-vous, espèces de salauds, que neuf diables et une sorcière vous emportent la g..., savez-vous...

ANNA. — Ah ! mon Dieu ! Antocha, tu emploies de ces mots !

LE GOUVERNEUR, *furieux*. — Je ne suis pas à un mot près, en ce moment ! Savez-vous que ce même fonctionnaire à qui vous vous êtes plaint épouse ma fille, à présent ? Alors ? Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Cela vous en bouche un coin ? Vous trompez le monde... Quand vous passez un marché avec l'État vous l'empilez de 100 000 roubles en fournissant du drap pourri et ensuite avec un petit cadeau de sept pièces d'étoffe vous vous estimez quittes, il faudrait vous récompenser encore ! Mais si cela se savait, bougres de salauds !... Cela s'amène avec sa panse en avant, cela se dit marchand, il faudrait ne pas y toucher. « Nous autres, qu'ils disent, on en remontrerait à la noblesse. » Mais un noble, bougres d'idiots, un noble, cela étudie ; si on le fouette à l'école c'est pour son bien, pour qu'il apprenne quelque chose d'utile. Tandis que vous, vous commencez par des filouteries ; votre patron vous bat parce que vous ne savez pas tromper les

gens ! Étant gamins, avant de savoir votre *Pater*, vous commencez déjà à frauder, et quand vous avez pris du ventre et que vous vous êtes bien rempli les poches, vous vous croyez arrivés et vous faites les fiers-à-bras ! En voilà des m'as-tu vu ? Parce que vous vous enfilez vingt samovars dans la journée vous faites les importants ? Mais moi, je crache sur vos têtes et votre importance.

LES MARCHANDS, *saluant.* — Pardonne-nous, Anton Antonovitch !

LE VIEUX MARCHAND. — Pardonne-nous !

LE GOUVERNEUR. — Vous plaindre ? Et qui t'a aidé à filouter quand tu construisais le pont et que tu as compté pour 20 000 roubles de bois alors qu'il n'y en avait pas pour 100 roubles ? C'est moi qui t'ai aidé, vieille peau de bouc ! Tu l'as oublié cela ? Je n'avais qu'un mot à dire pour qu'on t'expédie en Sibérie. Qu'est-ce que tu dis de cela, hein ?

LE VIEUX MARCHAND. — Au nom du Seigneur, pardonne-nous, Anton Antonovitch, c'est le Malin qui nous a tentés.

UN AUTRE MARCHAND. — On te jure qu'il n'y aura plus de plaintes à l'avenir. Exige ce que tu voudras, mais ne garde pas rancune !

LE VIEUX MARCHAND. — Ne garde pas rancune.

LE GOUVERNEUR. — Ne garde pas rancune ! Maintenant vous voilà vautrés à mes pieds ! Pourquoi ? Parce que j'ai le bon bout. Mais si vous aviez eu tant soit peu l'avantage vous m'auriez traîné dans la boue, les canailles, vous m'y auriez enfoncé à coups de pieu par-dessus le marché.

LES MARCHANDS, *prosternés à ses pieds*. — Pitié, ne nous perds pas, Anton Antonovitch.

LE GOUVERNEUR. — Pitié ! C'est tout ce que vous savez maintenant, mais avant ? Oh ! moi, je vous aurais… (*Il fait un geste*.) Enfin, Dieu vous pardonnera ! Cela suffit comme cela ! Je ne suis pas rancunier ; seulement, gare, je vous ai à l'œil. Je ne marie pas ma fille à un noblaillon quelconque ; que les cadeaux soient de taille… Compris ? N'espérez pas vous en tirer avec un peu d'esturgeon et quelques pains de sucre… Allez, que le bon pieu vous bénisse…

Les Marchands sortent.

SCÈNE III

Les mêmes, Ammos et Artème, puis Rastakovski.

AMMOS, *sur le seuil de la porte*. — Faut-il croire la nouvelle, Anton Antonovitch ? Il paraît qu'il vous arrive un bonheur extraordinaire ?

ARTÈME. — J'ai l'honneur de vous féliciter pour votre extraordinaire bonheur. J'ai été ravi en apprenant la nouvelle. (*Il baise la main d'Anna*.) Anna Andréievna ! (*Puis celle de Maria*.) Maria Antonovna !

RASTAKOVSKI *entre*. — Anton Antonovitch, mes félicitations, que Dieu accorde longue vie à vous et au nouveau couple, qu'il vous donne une descendance nombreuse de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants ! Anna Andréievna... Maria Antonovna... (*Il leur baise la main*.)

SCÈNE IV

Les mêmes, Korobkine et sa femme, puis Lioulioukov.

KOROBKINE. — J'ai l'honneur de vous féliciter, Anton Antonovitch ! Anna Andréievna ! Maria Antonovna ! (*Baisement de main.*)

LA FEMME DE KOROBKINE. — Je vous félicite de tout cœur, Anna Andréievna !

LIOULIOUKOV. — J'ai l'honneur de vous féliciter, Anna Andréievna ! (*Il lui baise la main, puis, se tournant vers les spectateurs, fait claquer sa langue d'un air gaillard.*) Maria Antonovna ! J'ai l'honneur de vous féliciter (*Même jeu.*)

SCÈNE V

Une quantité de visiteurs, en redingote, en habit, viennent baiser la main d'abord à Anna, puis à Maria. On entend à chaque fois : « Anna Andréievna !... Maria Antonovna !... »

Bobtchinski et Dobtchinski fendent la foule.

BOBTCHINSKI. — J'ai l'honneur de vous féliciter !

DOBTCHINSKI. — Anton Antonovitch ! j'ai l'honneur de vous féliciter.

BOBTCHINSKI. — Pour cet heureux événement.

DOBTCHINSKI. — Anna Andréievna !

BOBTCHINSKI. — Anna Andréievna ! '

Tous deux s'avancent en même temps et se cognent le front.

DOBTCHINSKI. — Maria Antonovna (*il lui baise la main*), j'ai l'honneur de vous féliciter. Vous aurez beaucoup, beaucoup de bonheur, vous porterez des toilettes dorées et vous mangerez des soupes exquises de toutes sortes, de quoi passer le temps le plus agréablement du monde !

BOBTCHINSKI, *l'interrompant*. — Maria Antonovna ! j'ai l'honneur de vous féliciter. Que Dieu vous accorde toutes sortes de richesses, de l'argent et un petit bambin, pas plus grand que cela. (*Il fait le geste*.) Qui tiendrait dans la paume de la main et qui crierait tout le temps : « Oua ! oua ! oua ! »

SCÈNE VI

Arrivée de nouveaux visiteurs, baisements de mains, Louka et sa femme.

LOOKA, *au Gouverneur.* — J'ai l'honneur…

LA FEMME DE LOUKA, *le devançant.* — Je vous félicite, Anna Andréievna. (*Elles s'embrassent.*) Ah ! ce que j'ai été contente. On me dit : « Anna Andréievna marie sa fille. » « Ah ! mon Dieu », me suis-je dit et dans ma joie je dis à mon mari : « Écoute, Loukantchik, quel bonheur pour Anna Andréievna ! » « Ah ! Dieu soit loué », me suis-je dit. Et je lui dis : « Je suis si ravie que je brûle d'impatience d'aller le dire à Anna Andréievna en personne… » « Ah ! mon Dieu ! que je me dis, Anna Andréievna attendait justement un bon parti pour sa fille, et voilà ce que c'est que la destinée, tout se réalise comme elle le désirait. » Et j'étais si heureuse que je ne pouvais plus parler. J'en pleure, j'en pleure, j'en sanglote littéralement. Même que Louka Loukitch me dit : « Pourquoi pleures-tu, Nastinka ?… — Loukantchik, je lui dis, je n'en sais rien moi-même, mes larmes coulent comme un ruisseau. »

LE GOUVERNEUR. — Je vous en prie, messieurs, prenez la peine de vous asseoir. Eh ! Michka, apporte des sièges.

Les invités s'assoient.

SCÈNE VII

Les mêmes, le commissaire de police et les agents.

LE COMMISSAIRE DE POLICE. — J'ai l'honneur de vous féliciter, Votre Excellence, et de vous présenter mes souhaits pour de longues années de prospérité.

LE GOUVERNEUR. — Merci ! Merci ! Asseyez-vous, je vous prie.

Tous s'assoient.

AMMOS — Mais dites-nous, s'il vous plaît, Anton Antonovitch, comment tout cela a commencé, la marche successive, enfin, de toute cette affaire.

LE GOUVERNEUR. — Une marche extraordinaire ; il a daigné faire la demande en personne.

ANNA. — D'une façon la plus exquise et respectueuse. Il s'est admirablement exprimé : « Ce que j'en fais, Anna Andréievna, c'est uniquement par respect pour vos mérites. » Un homme si bien élevé, si distingué, d'une noblesse de sentiments extraordinaires. « Ma vie ne m'importe guère, croyez-moi, Anna Andréievna, c'est uniquement par estime pour vos rares qualités. »

MARIA. — Mais non, petite maman ! C'est à moi qu'il a dit cela.

ANNA. — Tais-toi ! Tu ne sais rien, ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas ! « Je suis stupéfait, Anna Andréievna. » Et il se répandit en paroles si flatteuses ... Et lorsque j'allais lui dire : « Nous n'avons jamais osé espérer un tel honneur », il est tombé

brusquement à genoux en s'écriant noblement : « Anna Andréievna ! ne faites pas mon malheur ! Consentez à répondre à mes sentiments, sinon j'achève ma vie par la mort ! »

MARIA. — Je vous assure, petite maman, que c'est pour moi qu'il l'a dit.

ANNA. — Oui, évidemment, pour toi aussi ! Je ne dis pas le contraire.

LE GOUVERNEUR. — Il nous a même fait une de ces peurs ! Il disait qu'il allait se brûler la cervelle : « Je me brûle la cervelle, je me brûle la cervelle », qu'il disait.

PLUSIEURS INVITÉS. — Est-ce possible !

AMMOS. — Voyez un peu !

LOUKA. — C'est vraiment la destinée qui l'a voulu.

ARTÈME. — Ce n'est pas la destinée, mon cher, la destinée est une dinde ! C'est le mérite qui est récompensé ! (*À part.*) Dire que ce cochon-là a toutes les veines.

AMMOS. — Si vous le voulez, Anton Antonovitch, je suis prêt à vous céder mon chien, vous savez, celui que vous marchandiez.

LE GOUVERNEUR. — Mais non ! Je n'ai pas la tête aux chiens en ce moment.

AMMOS. — Eh bien, si vous n'en voulez pas, on se mettra d'accord sur une chienne.

LA FEMME DE KOROBKINE. — Ah ! comme je suis contente de votre bonheur, Anna Andréievna ! vous n'en avez pas idée !

KOROBKINE. — Oserai-je vous demander où se trouve votre illustre gendre ? On m'a dit qu'il était parti pour quelque affaire !...

LE GOUVERNEUR. — Oui, il est parti pour un jour, à cause d'une affaire extrêmement importante.

ANNA. — Il est allé chez son oncle lui demander sa bénédiction.

LE GOUVERNEUR. — Lui demander sa bénédiction, mais dès demain... (*Il éternue, tous s'écrient à la fois* : « À vos souhaits ! ») Merci ! Mais dès demain il sera de retour...

Il éternue encore. Nouveaux souhaits de la part des autres ; on entend particulièrement :

LE COMMISSAIRE DE POLICE. — À vos souhaits, Excellence !

BOBTCHINSKI. — Santé, cent ans, cent mille écus par an !

DOBTCHINSKI. — Que Dieu y mette des rallonges !

ARTÈME. — Crève donc !

LA FEMME DE KOROBKINE. — Que le diable t'emporte !

LE GOUVERNEUR. — Grands mercis ! Je vous en souhaite autant !

ANNA. — Nous allons maintenant nous installer à Pétersbourg. Ici, je l'avoue, l'atmosphère est trop campagnarde ! C'est vraiment très désagréable. D'autant plus que là-bas mon mari sera nommé général.

LE GOUVERNEUR. — Oui, je l'avoue, messieurs, que le diable m'emporte, j'ai bien envie d'être général.

LOUKA. — Dieu vous l'accorde !

RASTAKOVSKI. — L'homme ne peut rien, mais Dieu peut tout.

AMMOS. — À grand vaisseau, grande croisière.

ARTÈME. — À tout mérite, son honneur.

AMMOS, à part. — Il en fera des gaffes si jamais il passe général ! Cela lui ira comme un tablier à une vache. Mais halte-là, mon bon, ce n'est pas encore pour demain. Il y en a qui valent mieux que toi, et qui ne sont toujours pas généraux.

ARTÈME, *à part*. — Qui sait, il est bien capable d'y arriver, la manque, la canaille ! Ce n'est pas la jactance qui lui manque, le diable l'emporte ! (*S'adressant au Gouverneur :*) Dans ce cas, vous ne nous oublierez pas, Anton Antonovitch !

AMMOS. — Et s'il nous arrive quelque chose, par exemple quelque désagrément du côté des affaires, ne nous laissez pas sans protection.

KOROBKINE. — L'année prochaine je dois envoyer mon fils à la capitale pour qu'il se rende utile à l'État ; alors, faites-moi la grâce de le prendre sous votre protection, soyez un père pour cet orphelin.

LE GOUVERNEUR. — Je suis prêt de mon côté à faire tout mon possible.

ANNA. — Toi, Antocha, tu promets toujours. D'abord tu n'auras même pas le temps d'y penser. Et pourquoi faire, au nom de quoi te charger de toutes ces promesses ?

LE GOUVERNEUR. — Pourquoi pas, ma chère ? Quand c'est possible.

ANNA. — C'est possible, certainement, mais pourquoi protéger tout le menu fretin ?

LA FEMME DE KOROBKINE. — Vous entendez comme elle nous traite ?

UNE VISITEUSE. — Elle a toujours été ainsi, je la connais ; invitez-la chez vous et elle mettra ses pieds sur la table…

SCÈNE VIII

Les mêmes et le directeur des postes, qui entre tout essoufflé, avec une lettre décachetée à la main.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Une nouvelle stupéfiante, messieurs ! Le fonctionnaire que nous avons pris pour le révizor n'était pas le révizor !

TOUS. — Comment, pas le révizor ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Pas révizor du tout. Je l'ai appris par cette lettre.

LE GOUVERNEUR. — Comment ? Qu'est-ce que vous racontez ? Par quelle lettre ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Une lettre écrite de sa propre main. On m'apporte une lettre à la poste. Je regarde l'adresse. Je vois « rue de la Poste ». Cela m’a coupé le souffle. « Voilà, me suis-je dit, il a sûrement trouvé du laisser-aller dans le service postal et il prévient les autorités. » Du coup, je l'ai prise et je l'ai décachetée.

LE GOUVERNEUR. — Comment avez-vous pu ?...

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Je n'en sais rien moi-même ; une force surnaturelle qui m'a poussé. J'allais déjà appeler l'estafette pour l'envoyer par courrier spécial, mais une curiosité s'empare de moi, une curiosité comme jamais encore je n'en avais éprouvé. Impossible, impossible, je sens que c'est impossible de résister à la tentation. Dans une oreille, une voix me bourdonne : « N'y touche pas, n'y touche pas, tu seras fait comme un rat. » Et dans l'autre, je ne sais quel diable me chuchote : « Décachette, décachette, décachette ! » J'ai brisé le

cachet. Je ressentis du feu dans mes veines et, quand j'ai ouvert le pli, j'étais de glace. Mes mains tremblaient, je n'y voyais plus...

LE GOUVERNEUR. — Mais comment avez-vous osé décacheter la lettre d'un aussi grand personnage ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — C'est que justement il n'est ni grand ni personnage !

LE GOUVERNEUR. — Et alors, qu'est-ce qu'il est, d'après vous ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Ni ci... ni ça... Un pas grand-chose en tout cas !

LE GOUVERNEUR, *furieux*. — Comment, ni ci... ni ça ?... Comment osez-vous l'appeler un ni ci, ni ça ?... et un pas grand-chose... Mais je vais vous faire arrêter...

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Vous ?

LE GOUVERNEUR. — Oui, moi.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Vous n'avez pas le bras assez long.

LE GOUVERNEUR. — Savez-vous qu'il épouse ma fille, que je deviens moi-même un grand seigneur et que je vous fourre au fin fond de la Sibérie ?

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Eh ! Anton Antonovitch, la Sibérie ! On est loin de la Sibérie. Tenez, je vais plutôt vous lire la lettre. Vous permettez, messieurs, que je lise la lettre ?

TOUS. — Lisez, lisez !

LE DIRECTEUR DES POSTES, *lisant*. — « Je m'empresse de te mettre au courant, mon cher Triapitchkine, de l'invraisemblable histoire qui m'arrive. En cours de route, j'ai été refait jusqu'au dernier kopek par un capitaine d'infanterie. Et l'aubergiste voulait déjà me faire mettre en prison, quand tout à coup, à mon allure pétersbourgeoise et à mon costume, toute la ville me prend pour l'intendant général en personne. Si bien que, maintenant, me voilà installé chez le gouverneur je me la coule douce et je fais une cour effrénée à sa femme et à sa fille ; je ne sais seulement par laquelle commencer ; probablement par la mère, car elle me semble déjà prête à toutes les complaisances... Tu te rappelles, quand nous tirions le diable par la queue et déjeunions d'expédients, cette fois où le pâtissier m'a fait mettre la main au collet pour quelques pâtés mangés au compte du roi d'Angleterre ? Ici les choses ont tourné tout autrement. C'est à qui me prêtera le plus d'argent. De drôles d'originaux. Tu en crèverais de rire. Toi qui fais des petits papiers dans les revues, tu devrais bien les y mettre. D'abord le gouverneur il est bête à manger du foin... »

LE GOUVERNEUR. — Ce n'est pas possible ! Il n'y a rien de tel !

LE DIRECTEUR DES POSTES, *montrant la lettre*. — Lisez vous-même.

LE GOUVERNEUR, *lisant*. — « ...à manger du foin... » Ce n'est pas possible. C'est vous-même qui l'avez écrit.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Moi, et pour quoi faire ?

ARTÈME. — Lisez !

LOUKA. — Lisez !

LE DIRECTEUR DES POSTES. — « ...le gouverneur, il est bête à manger du foin... »

LE GOUVERNEUR. — Oh ! nom de nom ! il faut qu'il le répète, comme si cela ne suffisait pas une fois !

LE DIRECTEUR DES POSTES, *continuant à lire*. — Hum... hum... « ...à manger du foin... le directeur des postes... » (*S'arrêtant de lire*.) Oui, ici, il s'exprime d'une façon tout à fait inconvenante à mon égard.

LE GOUVERNEUR. — Lisez toujours !

LE DIRECTEUR DES POSTES. — À quoi bon ?

LE GOUVERNEUR. — Ah ! non, sacrebleu, du moment qu'on lit, il faut lire jusqu'au bout ! Lisez tout !

TOUS. — Lisez... Lisez !

ARTÈME. — Permettez, je vais lire, moi. (*Il met ses lunettes et lit :)* « ... Le Directeur des postes ressemble comme deux gouttes d'eau au garçon de bureau Mikhéïev, il doit être aussi pochard que lui, la canaille !... »

LE DIRECTEUR DES POSTES, *au public*. — Un sale garnement, qui ne mérite que le fouet, voilà tout !

ARTÈME. — « ... Le surveillant des établissements de bienfai... fai... fai... fai... »

Il bégaie.

KOROBKINE. — Pourquoi vous arrêtez-vous ?

ARTÈME. — Une écriture illisible, du reste on voit bien que c'est un misérable.

KOROBKINE. — Passez-moi la lettre ! Je pense que moi, j'aurai meilleure vue !

Il prend la lettre.

ARTÈME, *qui ne veut pas la lâcher*. — Non, on peut sauter ce passage, après c'est beaucoup plus clair.

KOROBKINE. — Permettez, je verrai bien.

ARTÈME. — Mais je peux lire sans vous, tout aussi bien, plus loin, vraiment tout est très clair.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Non, non, lisez tout ! On n'a rien passé jusqu'ici.

TOUS. — Donnez la lettre, Artème Philippovitch, donnez... (À Korobkine :) Lisez, vous !

ARTÈME. — Tout de suite. (*Il prend la lettre*.) Attendez, permettez... (*Il cache du doigt un passage.)* Lisez à partir d'ici.

On l'entoure.

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Lisez, lisez, ne trichez pas, lisez tout !

KOROBKINE, *lisant*. — « ...le surveillant des établissements de bienfaisance, Zemlianika, est un vrai cochon coiffé. »

ARTÈME, *aux Spectateurs*. — Ce n'est pas spirituel du tout. Un cochon coiffé ! On n'a jamais vu un cochon coiffé !

KOROBKINE. — » … L'inspecteur scolaire pue l'oignon à plein nez ! »

LOUKA. — Je vous jure, messieurs, que je n'ai jamais touché un oignon de ma vie !

AMMOS, *à part*. — Dieu merci, au moins, il n'y a rien sur mon compte !

KOROBKINE, *lisant*. — « …le juge… »

— Allons bon… (*Haut*.) Messieurs, je crois que cette lettre est bien longue. Vraiment, est-ce la peine de lire de pareilles saletés ?

LOUKA. — Si, si !

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Si, lisez !

ARTÈME. — Si, lisez maintenant !

KOROBKINE, *continuant*. — « …le juge Liapkine-Tiapkine est un véritable *minus habens*… » (*Il s'arrête*.) Ça doit être un mot anglais.

AMMOS. — Dieu sait ce que cela signifie ! Encore heureux s'il veut dire par là que je ne suis qu'une fripouille, mais c'est peut-être bien pis !

KOROBKINE, *lisant*. — « … Au reste, tous ces gens sont très braves et très accueillants. Adieu, mon cher Triapitchkine. Suivant ton exemple, je veux moi aussi me lancer dans la littérature. On s'embête à la fin, mon vieux, et l'on aspire à une nourriture plus spirituelle » Écris-moi au village de Podkatilovka, province de Saratov. (*Il retourne la lettre et lit l'adresse :*) « À Monsieur Ivan Vassiliévitch Triapitchkine, Saint-Pétersbourg, rue

de la Poste, numéro 97, au fond de la cour, au troisième étage, à droite. »

UNE DAME. — Quelle sortie inattendue !

LE GOUVERNEUR. — Comme coup de massue, c'est un coup de massue ! Je suis assassiné, tué, liquidé ! Je ne vois plus rien. À la place des visages, je ne vois plus que des gueules de cochons autour de moi... Qu'on le ramène, qu'on le ramène ! (*Il gesticule.*)

LE DIRECTEUR DES POSTES. — Le ramener, c'est facile à dire ! Comme un fait exprès, je lui ai fait donner le meilleur attelage ; j'ai même fait prévenir d'avance les relais !

LA FEMME DE KOROBKINE. — Vraiment, comme confusion on ne fait pas mieux.

AMMOS. — En attendant, messieurs, que le diable l'emporte, il m'a soutiré 300 roubles !

ARTÈME. — Et à moi aussi, 400 !

LE DIRECTEUR DES POSTES, *poussant un soupir*. — Hélas ! moi aussi, j'y ai été de mes 300 roubles.

BOBTCHINSKI. — Et à nous, à Pierre Ivanovitch et à moi, à nous deux, 65 roubles en billets de banque, oui !

AMMOS, *écartant les bras de stupéfaction*. — Mais comment se fait-il, messieurs ? Comment avons-nous pu nous laisser rouler de la sorte ?

LE GOUVERNEUR, *se frappant le front*. — Et moi, et moi, comment ai-je pu, vieil imbécile ? Vieille bête qui a perdu la raison !... Voilà trente ans que je suis au service de l'État, pas un

marchand, pas un entrepreneur n'a su me rouler. J'ai dupé les fripouilles les plus notoires, les plus fieffés coquins, de ceux qui sont prêts voler l'univers entier, je les ai ferrés. J'ai roulé trois intendants généraux ! Mais quoi, les intendants généraux... (geste dédaigneux) ...ce n'est même pas la peine d'en parler...

ANNA. — Mais voyons, Antocha, ce n'est pas possible ; il s'est fiancé à Machenka...

LE GOUVERNEUR. — Fiancé ! Je t'en fous !... Oui... Tu peux toujours courir avec tes fiançailles ! (*Il trépigne*). Regardez-le, non mais regardez-le, toute la chrétienté, le monde entier, regardez-le ce gouverneur berné ! (*Il se menace du poing*.) Vieille bête, va ! Triple animal ! Gros imbécile, qui prend un godelureau, une mauviette pour un personnage d'importance !... Et le voilà qui roule maintenant sur la route en faisant tinter ses grelots !... Il va répandre cette histoire à travers le monde. Non seulement tu deviendras un objet de risée, mais il se trouvera encore quelque barbouilleur, quelque écrivassier pour te fourrer dans une comédie... Il ne reculera ni devant le titre ni devant le grade... Voilà qui est vexant... Et tous se mettront à rire et à applaudir comme des imbéciles !... De quoi riez-vous ?... C'est de vous-mêmes que vous riez !... Ah ! Je vous aurai ! Que je les tienne seulement, tous ces gratte-papier ! Barbouilleurs, maudits libéraux, sale engeance du diable ! Je voudrais te les fourrer tous dans un sac, les piler en farine et les livrer en cadeau au diable, qu'il en fasse ce qu'il lui plaît... (*Il agite le poing et frappe du talon. Après une pause*.) Je n'arrive pas à m'en remettre. Décidément, quand le bon Dieu veut vous punir, il commence par vous ôter la raison. En quoi ce freluquet ressemblait-il à un révizor ?... En rien, absolument !... Pas l'ombre d'une ressemblance. Pas cela !... (*Il fait claquer ses doigts*.) Et tous, tout d'un coup : « Le révizor, le révizor ! » Allons, qui de vous le premier est venu dire que c'était le révizor ? Répondez !

ARTÈME, *écartant les bras*. — Quand on me tuerait, je serais incapable de dire comment c'est arrivé. On a été pris comme dans un brouillard, c'est le diable qui nous a ensorcelés.

AMMOS. — Qui a été le premier ? Je vais vous le dire, moi, c'est ces gaillards-là !

Il désigne Dobtchinski Bobtchinski.

BOBTCHINSKI. — Jamais de la vie, ce n'est pas moi, cela ne m'est même pas venu à l'esprit…

DOBTCHINSKI. — Non, je n'y suis pour rien, pour rien du tout…

ARTÈME. — Mais bien sûr que c'est vous.

LOUKA. — Évidemment. Vous êtes venus de l'auberge en criant comme des fous : « Il est arrivé, il est arrivé il ne paie pas ! » Une belle trouvaille que vous avez faite là !

LE GOUVERNEUR. — Naturellement, c'est vous ! Cancaniers maudits, sales menteurs !

ARTÈME. — Que le diable vous emporte avec votre révizor et vos histoires.

LE GOUVERNEUR. — Vous ne faites que fouiner dans la ville et troubler tout le monde, maudites crécelles ! Semeurs de cancans ! Oiseaux de malheur !

AMMOS. — Baveurs maudits !

LOUKA. — Cancrelats !

ARTÈME. — Champignons à bedaine.

Tous les entourent.

BOBTCHINSKI. — Je vous jure que ce n'est pas moi, c'est Pierre Ivanovitch !

DOBTCHINSKI. — Ah ! non, Pierre Ivanovitch, c'est vous qui le premier...

BOBTCHINSKI. — Mais pas du tout... C'est vous qui étiez le premier.

SCÈNE IX

Les mêmes et un gendarme.

LE GENDARME. — Envoyé par ordre du gouvernement impérial, un haut fonctionnaire venu de Pétersbourg vous prie de vous rendre chez lui sur-le-champ. Il est descendu à l'hôtel...

Ces paroles éclatent comme un coup de tonnerre et terrifient tout le monde. Un cri de stupéfaction unanime sort de la bouche des femmes, tout le groupe ayant brusquement changé d'attitude reste comme pétrifié.

SCÈNE MUETTE

Au milieu, le Gouverneur, immobile, les bras écartés, la tête rejetée en arrière. À sa droite, sa femme et sa fille, le corps tendu vers lui. Derrière eux, le Directeur des postes, transformé en point d'interrogation, tourné vers les spectateurs, puis Louka, naïvement ahuri. Après lui, à l'extrémité de la scène, trois dames penchées l'une vers l'autre avec une expression ironique à l'adresse de la famille du Gouverneur. À. la gauche du Gouverneur, Artème, la tête légèrement penchée sur le côté, comme s'il voulait prêter l'oreille. Après lui, Ammos, les bras étendus, les genoux fléchis et la lèvre tendue comme s'il avait voulu siffler ou dire : « Il ne nous manquait plus que celle-là ! » *Ensuite Korobkine tourné vers les spectateurs et clignant de l'œil avec une allusion narquoise à l'égard du Gouverneur. Après lui, à l'extrémité de la scène, Dobtchinski et Bobtchinski, tournés l'un vers l'autre, les bras tendus, la bouche ouverte et les yeux écarquillés. Les autres invités restent simplement figés comme des statues. Tout ce groupe pétrifié reste dans la même attitude pendant presque une minute et demie.*

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Octobre 2004

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**